

LITTÉRATURE

Île de Pâques
d'Édouard Glissant
Page F 5



ACTUALITÉ

Supercheries dans l'édition
Page F 6

CAHIER F

LIVRES



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

ENTRETIEN

La vraie nature de Monique Proulx

Avec Champagne, son sixième titre, l'écrivaine rend hommage à la beauté du monde

CHRISTIAN DESMEULES

Ses yeux sont d'un bleu profond, tranquille, lumineux. Le jour où je la rencontre, elle semble porter tout le soleil de février, la chaleur en plus, dans son regard épanoui.

Dans le café du Mile End où elle attend sans trop ronchonner, elle tient à la main les *Cinq méditations sur la beauté* de François Cheng, qui l'accompagne pendant la rédaction de *Champagne*, son nouveau livre, le sixième qu'elle nous offre. Monique Proulx — qui en doutait? — est une contemplative dans l'âme.

Voilà maintenant vingt-cinq ans qu'avec l'humanité profonde de ses romans et de ses nouvelles l'écrivaine scrute le beau autant que le laid. Qu'elle décompose les contradictions dont nous sommes tous modelés, fusionne le réel à son propre imaginaire. *Sans cœur et sans reproche*, *Le Sexe des étoiles*, *Homme invisible à la fenêtre*, *Les Aurores montréalaises*: le cœur de son œuvre bat de cette pulsation invisible qui nous relie les uns aux autres. Elle donne vie cette fois à une petite galerie d'êtres et de situations imaginés ou filtrés par un personnage d'écrivaine, Claire, qui séjourne le temps d'une saison d'été au bord d'un lac enchanteur. Un lac du nord de Montréal planté au milieu d'un domaine jadis immense appartenant à Lila Szach, une vieille Polonaise entêtée. Un «paradis vert» fantasmé qui réunirait en un seul espace, s'il faut en croire Monique Proulx, tout un tas de lieux où elle a elle-même séjourné au fil des ans.

Drames, rémissions, prédatons de l'homme par l'homme, compassion. Elle y explore aussi le lien privilégié que l'enfance entretient avec la forêt. *Champagne* est un voyage immobile. Un regard ouvert à la fois sur l'infiniment petit (insectes, gouttes d'eau, battements d'ailes) et sur l'infiniment grand (la beauté des choses, la mort imminente, le passage des saisons, le Mal avec une majuscule). Toutes choses qui nous dépassent.

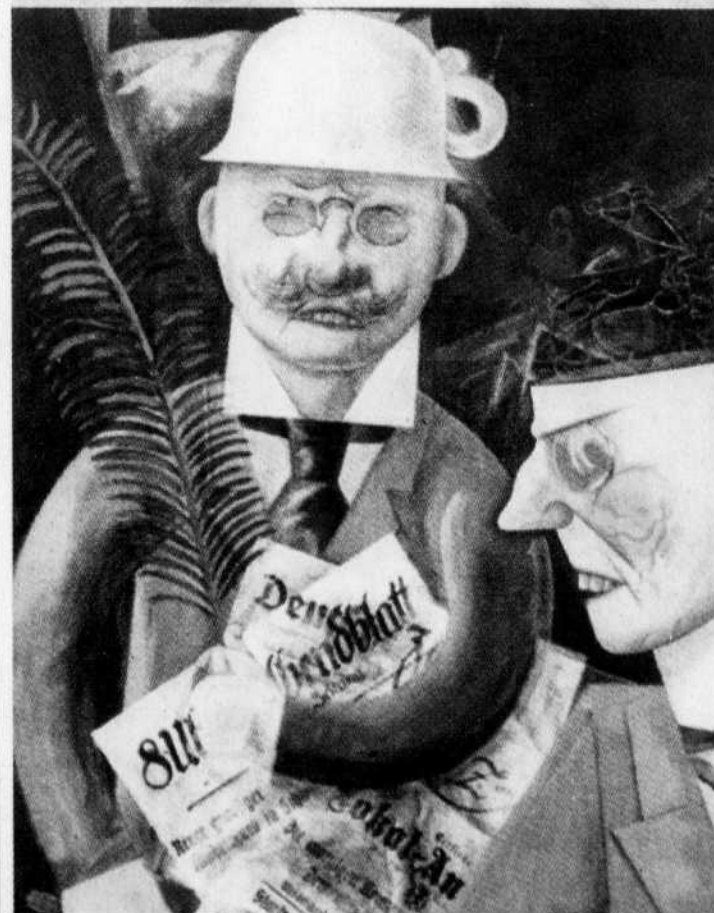
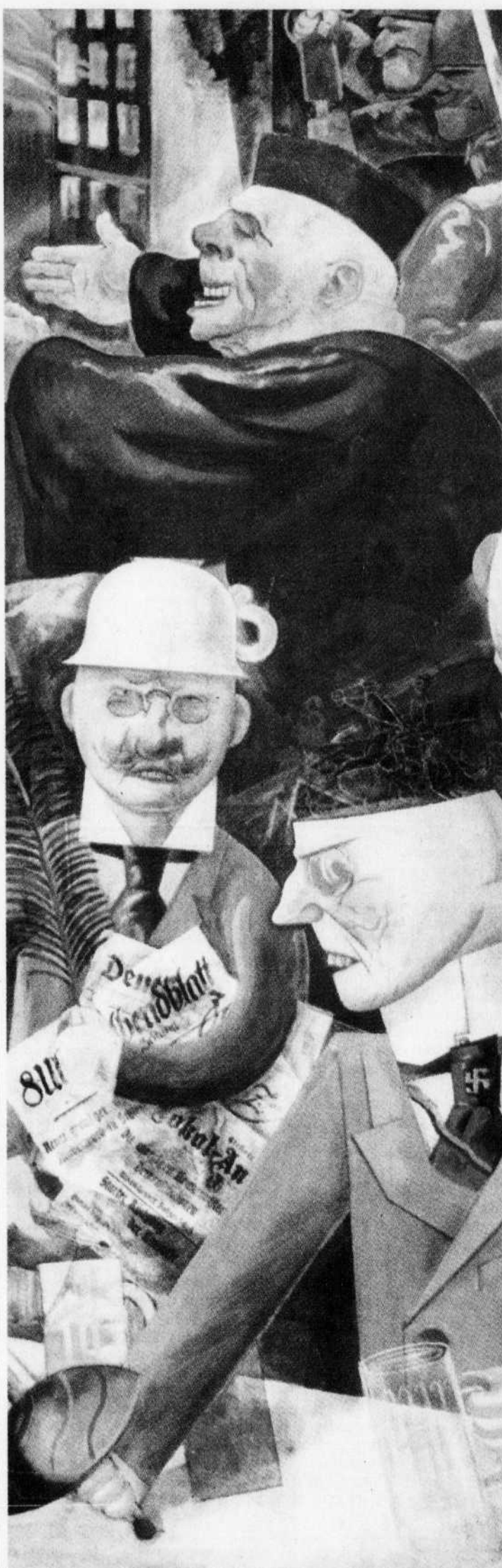
Histoire naturelle

Pour elle, la cause est entendue: «Le premier contact qu'on a avec la nature, c'est ce qui détermine à jamais notre image du paradis.» Et le paradis, à ses yeux, c'étaient les paysages touffus et comprimés des Laurentides, près de Québec, où elle est née en 1952. Comme ceux de Duchesnay, par exemple. «J'aimais beaucoup les bois serrés, les lacs serti dans des forêts sombres, les grosses roches. Pour moi, c'était un symbole de protection parfaite. Il y a là-bas une puissance tellurique primitive très forte.»

C'est ainsi que, depuis plus de trente ans, au gré de chalets achetés ou perdus, loués ou retrouvés, les séjours au fond des bois ont rythmé sa vie et son écriture. «Dès l'âge de vingt ans, raconte-t-elle, j'ai toujours loué des chalets.» Un luxe? Plutôt un besoin et une nécessité.

Mais si la nature occupe une place aussi centrale dans sa vie, elle n'avait jamais vraiment écrit sur elle. «J'avais des notes depuis dix ou quinze ans, poursuit-elle, je colligeais des informations sur un peu tout: les fourmis, les guêpes, les champignons, les fougères.» Restait encore à savoir comment poser l'être humain au beau milieu de ce décor de rêve. L'occasion a fini par se présenter, poussée aussi par le besoin de partager un peu de ce qu'elle avait reçu. «Je trouve qu'on est dans une période de détresse collective, pas seulement au Québec, et ce milieu-là, pour moi, est un lieu de guérison et d'émerveillement.»

Roman sur la marche de la vie, sur la désignation des choses, *Champagne* — qui lui désignait au



Peinture de George Grosz

ADAGP, PARIS 2008

Un bon livre est un bon livre

Le nouveau Folco est enfin arrivé. Qu'est-ce qu'on dit? Merci, caramba!

STÉPHANE BAILLARGEON

Les fans interrogent Internet et leur libraire depuis des lustres: et le nouveau Folco? Eh bien le voilà, enfin! La suite d'*Un loup est un loup* (Le Seuil, 1995) et d'*En avant comme avant* (Le Seuil, 2001) arrive ces jours-ci en librairie sous le titre *Même le mal se fait bien*, publié chez Stock cette fois. La grosse brique de quarante chapitres confirme l'exceptionnel talent narratif de cet auteur tonitruant et populaire, épique et macaronique.

Le récit s'ouvre sur les derniers moments du général-baron d'empire Charlemagne Tricotin de Raclette — héros zozotant et meneur de loups des deux précédents volumes de la série —, assassiné le jour de son mariage, en Italie, le 14 juillet 1813. Ses derniers mots: «Tuez-les tous!» Le reste suit les frasques du docteur Carolus Tricotin (1814-1900), rédacteur des mémoires de son célèbre père, et la mission autrichienne de Marcello Tricotin (né en 1872), instituteur amoureux des araignées.

Autour de ces trois générations et d'un bon siècle d'histoire, maître Folco déploie une complexe mécanique narrative permettant les va-et-vient, les boucles et les longues parenthèses. Il traverse les époques au pas de charge, oscille de l'Ancien Régime à la III^e République, passe des guerres napoléoniennes au début du premier grand jeu de massacre mondial, va du Piedmont à Vienne, de Paris en Rouergue, avec quelques références à l'Amérique où s'est réfugiée la Berthille, première promise de Charlemagne, fille de l'exécuteur Pibrac, famille-ciment de cette mirobolante tragicomédie humaine maintenant déployée sur 2000 pages et quatre volumes de bonheur.

Folco a inventé un genre que l'on pourrait appeler le généalogisme. Il a commencé par déployer huit générations de bourreaux dès le premier tome de sa série, s'attardant surtout au premier et au dernier des maîtres des hautes œuvres à la très terrible devise: «Dieu et nous seuls pouvons» (sous-entendu: reprendre la vie). Puis il a greffé des personnages secondaires sur la trame englantée, certains — à commencer par Charlemagne et les autres épateurs Tricotin —, prenant l'ampleur d'une feuille par rapport à une tige.

Un Pibrac se pointe évidemment dans le dernier opus, Justinien, dit le Cinquième. Il rencontre le fils du général-baron et lui explique que son aïeul, le Troisième, a regretté toute sa vie d'avoir croisé cet énergumène amoureux de la gente lupine.

L'obsession généalogique introduit une autre technique typiquement folquienne qui consiste à débaler le pedigree des personnages. Dans un *Loup est un loup*, la description par le menu détail de l'extraction des chevaliers Armogaste, des croisades au XVIII^e siècle, occupe des dizaines de pages. *Même le mal se fait bien* défille sur quatre siècles bien comptés la lignée des Hartmann von Edelsbach, dont est sorti le beau-père de Carolus.

Dans ces prouesses phylogénétiques, même les personnages tertiaires croisés au hasard des pérégrinations ont droit à quelques lignes pétaradantes. Quand Marcello se retrouve coincé sous le Danube, dans la cabine d'un vapeur avarié (ça ne s'invente pas, ou plutôt si!), Folco fournit l'extraction de chacun des compagnons d'infortune: le balourd linzois Lothar Rohrachter, ange gardien dans un bordel; son compagnon Gustav Steiner, ouvrier d'une fabrique à locomotives; et surtout le prêtre Janeck Trpnouze, né d'une famille d'émigrés

tchèques installée depuis deux générations à Gmünd-du-Waldviertel.

«Sa mère l'ayant distingué entre tous ses frères pour être celui qui deviendrait prêtre, Janeck avait étudié huit années au séminaire de Melk avant d'être ordonné de justesse; on l'avait alors mis à la disposition de l'évêque de Linz qui, ne sachant qu'en faire, n'en faisait rien. Chaque fin de mois, Janeck Trpnouze se vêtait en bourgeois et se rendait à Vienne sacrifier incognito au péché de chair humaine.»

Fräulein Tout-sauf-ça

Et ça continue comme ça sur 600 pages! En avant comme avant... Le style marque une autre grande distinction de ce romancier populaire, un style truculent, inventif, à dire franc admirable et jouissif. La maîtrise de la métaphore et des tournures remplit encore de bonheur. «Au fond, les enfants sont comme les pets: on ne peut sentir que les siens», dit son narrateur omniscient. La truculence des patronymes et des jurons en rajoute. Dans cette nouvelle chronique tricotine, les plus curieux se passent d'âge en âge: les anciens «Jésus à cheval!» du temps de la jeunesse de Charlemagne deviennent «Jésus en tramway!» chez son petit-fils Marcello.

Comme son ancêtre Alexandre Dumas, Folco aime aussi insérer ses personnages de fiction dans les interstices de l'histoire, la vraie, remplie de la méchanceté du monde. *En avant comme avant* poussait le pastiche jusqu'à reprendre à sa manière les rapports mystérieux entre le cardinal Mazarin et la reine régente Anne d'Autriche.

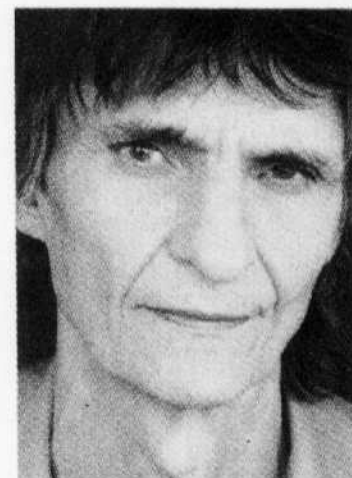
Cette fois, parmi ses nombreuses trouvailles (dont Freud et une référence à Wittgenstein), Folco insère Carolus auprès de Maria-Anna Schickelgruber, lui-même papa d'Adolf. Le jeune Adl est là lui aussi. Il a douze ans, porte ses *Lederhosen* et se passionne pour les livres du Far West de Karl May. Marcello, petit-fils du baron-général, lui en offre trois nouveaux et remet en cadeau de septième anniversaire *L'art d'avoir toujours raison* de Schopenhauer à sa sœur Paula...

En résumé, dans *Même le mal se fait bien*, ce canevas arrangé par le gars de la littérature (comme on dit «gars des vues»), la lignée Tricotin aboutit à celle du plus grand personificateur du mal de l'histoire. Ce n'est pas un grand secret puisque la révélation se trouve sur la (laide) quatrième de couverture.

Humour noir et rire jaune

La divulgation force un certain révisionnisme des sentiments pour les cruels mais attachants personnages. La dynastie du sang s'affiche dans toute sa répugnance avec la meurtrière vendetta finale de Marcello contre son village et les massacres de Vendée. Deux holocaustes, préludes aux tueries apocalyptiques à venir au XXI^e siècle.

À la lecture des actes d'un procès intenté à Charlemagne par le Comité de salut public, Carolus découvre les plans du général et des autres Tricotin pour tanner de la peau humaine, une horreur avérée, évoquant évidemment de semblables exactions dans les camps de la mort nazis. Il semble aussi possible d'établir des parallèles entre les pillages napoléoniens et hitlériens. En tout cas, le château du baron regorge d'œuvres pillées aux quatre coins de l'Europe.

FRANCESCA MANTOVANI
Michel Folco

Comme Alexandre Dumas, Folco aime aussi insérer ses personnages de fiction dans les interstices de l'histoire, la vraie, remplie de la méchanceté du monde.

de Karl May. Marcello, petit-fils du baron-général, lui en offre trois nouveaux et remet en cadeau de septième anniversaire *L'art d'avoir toujours raison* de Schopenhauer à sa sœur Paula...

En résumé, dans *Même le mal se fait bien*, ce canevas arrangé par le gars de la littérature (comme on dit «gars des vues»), la lignée Tricotin aboutit à celle du plus grand personificateur du mal de l'histoire. Ce n'est pas un grand secret puisque la révélation se trouve sur la (laide) quatrième de couverture.

Humour noir et rire jaune

La divulgation force un certain révisionnisme des sentiments pour les cruels mais attachants personnages. La dynastie du sang s'affiche dans toute sa répugnance avec la meurtrière vendetta finale de Marcello contre son village et les massacres de Vendée. Deux holocaustes, préludes aux tueries apocalyptiques à venir au XXI^e siècle.

À la lecture des actes d'un procès intenté à Charlemagne par le Comité de salut public, Carolus découvre les plans du général et des autres Tricotin pour tanner de la peau humaine, une horreur avérée, évoquant évidemment de semblables exactions dans les camps de la mort nazis. Il semble aussi possible d'établir des parallèles entre les pillages napoléoniens et hitlériens. En tout cas, le château du baron regorge d'œuvres pillées aux quatre coins de l'Europe.

VOIR PAGE F 2: PROULX

VOIR PAGE F 2: FOLCO

LIVRES

EN APARTÉ

Rêves de fer



Jean-François Nadeau

Dix-huit milles de rayonnage! C'est sous ce rapport strictement dimensionnel que s'annonce depuis des années la librairie Strand à New York. Cette librairie n'a pourtant rien de l'allure que laisse présager pareille réclame. C'est-à-dire qu'elle ne ressemble pas à ces camps de concentration pour marchandises que sont, au fond, les nouvelles grandes surfaces du livre. On dirait plutôt une toute petite librairie de quartier qui se serait démultipliée au fil du temps, sans trop s'en apercevoir, jusqu'à occuper le moindre recoin des étages d'un vieil immeuble de Broadway.

À la librairie Strand, le système de classement est on ne peut plus vétuste, si tant est qu'il en existe vraiment un. Tout paraît posé un peu au hasard de l'inspiration du moment des libraires.

Les romans jouxtent parfois des livres de photo-

graphies. Les essais se mélangent aux livres légers. Rien pourtant du bric-à-brac des étales de soldes pour livres défraîchis dont on a l'habitude. Tout semble ici à sa place sans forcément y être. Voyez-vous? Le mieux est que, dans tout cela, même sans chercher, on trouve. Et le plus souvent à prix doux. Que faut-il de plus pour rêver?

Sur une table, je suis tombé sur un roman de Colson Whitehead, *Apex*, tandis que résonnait à mes oreilles une mélodie d'une chanson de Charles Trenet tenue pour exotique au cœur de cette Amérique. De Colson Whitehead, je venais tout juste de lire, magnifiquement traduit en français, son *Colosse de New York*, petit essai libre et très vif que vient de reprendre Gallimard à son enseigne.

Colosse de New York débute un peu à la manière de *Midnight Cowboy*, une nouvelle de James Herlihy, disponible en français chez Actes Sud, dont John Schlesinger tira un film fort mettant en vedette John Voight et Dustin Hoffman. Vous vous en souvenez? Un cow-boy naïf s'amène en autocar à New York, la tête bercée par tous les rêves à la seule idée de pénétrer enfin dans cette ville mythique. Tout le reste, bien sûr, ne sera qu'amères déceptions. À New York, même les étoiles de la nuit sont avalées par les gueules ouvertes des immeubles qui pointent leurs dents vers le ciel.

Dans les vieux westerns d'où *Midnight Cowboy*

tire ses origines, c'est l'espace qui joue toujours le rôle du vrai personnage central. Mais dans la mythologie américaine moderne, dont *Midnight Cowboy* est une des clés de passage, les plaines, les montagnes sauvages et les éléments naturels auxquels l'homme doit faire face cèdent la place à la seule jungle urbaine.

Aux États-Unis, c'est que tout l'espace hors de la ville est tenu pour conquis. Tandis que les touristes attendent sagement en rang pour visiter la statue de la Liberté, on construit aujourd'hui un mur qui va de San Diego jusqu'à Brownsville sur le Rio Grande. L'Amérique se ferme sur ses rêves d'ouverture. Simple question d'économie: qui paiera lorsqu'on ne sera plus seul? Il vaut mieux ne pas courir de risque, même si cette politique de construction d'un mur s'avère surtout la preuve d'un échec.

Est-ce pour sortir ses concitoyens de leurs rêves fermés qu'un cycliste a déposé une bombe la semaine dernière à Time Square, à proximité du bureau de recrutement de l'armée? Peu importe: New York a continué de rêver. Seul.

Venus de partout et de nulle part, les passagers des cars ou des avions qui se dirigent vers New York souhaitent faire leur place dans cette jungle qui coule ses rêves comme un long fleuve au fond d'une suite infinie de canyons profonds. *S'ils croient que ces deux mots, New York, vont changer*

leur vie, qui sommes-nous pour les démentir?, écrit Whitehead.

Cet espace unique est celui qui avale l'Amérique pour le meilleur et pour le pire. Et c'est bien ce qu'arrive à montrer Whitehead, sans trop s'en apercevoir semble-t-il, tout accroché qu'il est à décrire du dessous ces perspectives vertigineuses qu'offre New York. Le petit livre de Whitehead, c'est au fond King Kong qui serait devenu trop fragile pour supporter les hauteurs de l'Empire State Building et qui préférerait dès lors sonder la cave de son gratte-ciel intérieur.

♦ ♦ ♦

Ce dimanche, si vous n'avez pas la chance d'être vous aussi au Salon du livre de Sept-Îles, pensez donc à visiter Westmount. C'est presque aussi dépayant, après tout, et on y tient, de 10h à 17h, au 95 de la côte Saint-Antoine, une petite foire du livre. *«La plus petite au Canada»*, affirme la publicité. Ce sont des libraires de l'Ontario et du Québec, tous spécialisés dans les livres anciens, qui se réunissent là. Pas d'aubaine, en règle générale, mais toujours des trésors. Et les trésors ont heureusement un prix. Sinon, les libraires n'auraient plus de vie et la nôtre serait en conséquence plus pauvre.

jfnadeau@ledevoir.com

BIOGRAPHIE

Jack London, l'Edison du roman

MICHEL LAPIERRE

Du hublot d'un paquebot, un auteur autodidacte, passé des ténèbres de l'inculture à la gloire littéraire, se jette discrètement à la mer et souhaite y étouffer: *«Ce n'était pas la mort encore, se dit-il, au bord de l'inconscience... C'était le dernier coup que devait lui porter la vie.»* Dans un roman de 1909, Martin Eden est en train de vivre — le mot n'est pas inapproprié — l'une des plus belles morts décrites dans la littérature américaine.

Le héros éponyme de la meilleure œuvre fictive de Jack London (1876-1916) apporte la réponse de l'océan aux fanfaronnades de son créateur et alter ego qui déclare: *«J'aimerais mieux gagner une course à la nage dans ma piscine, ou bien rester solidement à califourchon sur un cheval qui essaie de se dérober, que d'écrire le chef-d'œuvre du roman américain.»*

Dans la première vie de London publiée en français, Jennifer Lesieur accorde au récit *Martin Eden* l'importance exagérée qu'il mérite. Grâce à une exactitude et à une objectivité que même les biographes anglophones devraient lui envier, la journaliste nous dévoile un être que la légende obscurcissait.

Symbole presque caricatural du romancier typiquement américain, London suscitait encore une poignante question. Comment cet homme, chasseur de phoques, boxeur, vagabond du rail, chercheur d'or, militant socialiste, pouvait-il appartenir à la littérature sans en mourir?

Fils d'un astrologue et d'une spirite de San Francisco qui s'étaient séparés après sa naissance, London était, de 1900 à 1920, l'écrivain



Jack London (1876-1916)

américain le plus lu à l'étranger. Auteur d'innombrables romans et nouvelles d'aventures, il déployait une monstrueuse énergie qui le minait, car il était beaucoup plus qu'une usine de textes populaires. L'un des rares lecteurs de son époque à saisir toute la portée de *Moby Dick*, roman de Melville jusqu'à alors sous-estimé, il devine que le gigantisme matériel de la baleine et de l'océan annonçait l'immensité d'un esprit nouveau: celui de l'Amérique. Cette sensibilité inédite, il la contemple lorsqu'elle émerge des limbes au rythme de l'électricité, force qui, de façon terre à terre, bouleversera le monde entier.

Par la frénésie de son art, London est l'Edison du roman. Mais la facilité incroyable de son talent entraîne une superficialité, analogue à celle de la puissance électrique

répandue autour du globe. Entre le côté futile de l'œuvre et les moments de grande intensité qui la parsèment, le contraste est violent. Mais par ses pages les plus intenses, London reste fidèle à son intuition originelle.

Le mystère de la nature

L'écrivain, qui dépeint de manière si prenante l'Arctique, extrême Nouveau Monde à peine découvert, peut-il en oublier le mystère? Nullement, car la région polaire l'a fait souffrir. London en témoigne: *«Le plus fabuleux, le plus stupéfiant de tout, est l'inertie immobile du Silence blanc... L'homme devenu timide est effrayé par le son de sa propre voix.»*

Le mystère de la nature enferme London dans son moi. Le romancier sombre dans l'alcool. Son drame ressemble à celui de Martin Eden qui, désespéré, avouait: *«Je suis un individualiste et le socialisme n'a pas de pire ennemi que l'individualisme.»* En 1916, l'année de sa mort prématurée, London démissionne du marginal parti socialiste des États-Unis. *«J'ai écrit, sacrifié vingt-cinq ans de ma vie au mouvement révolutionnaire...»*

Dans un livre admiratif mais sans complaisance, Jennifer Lesieur signale que les idées de l'écrivain se rapprochaient beaucoup plus du darwinisme social de Herbert Spencer que de la pensée de Marx. Le culte de la supériorité anglo-saxonne et le bien-fondé de l'impérialisme américain entachaient chez London des réflexions généreuses sur la condition humaine.

Que faisait un romancier sorti de rien devant une Amérique qui, semblable à lui, rêvait déjà de rivaliser avec l'univers? Comme son héros Martin Eden, il confondait, dans le dernier élan naïf de l'optimisme yankee, l'excédent d'une vie débordante et le vide de la mort.

Collaborateur du Devoir

JACK LONDON

Jennifer Lesieur
Tallandier
Paris, 2008, 416 pages

PROULX

«La vie est bonne pour moi»

SUITE DE LA PAGE F 1

Moyen Âge tout territoire en dehors de la ville — puise à la nature comme source de sagesse, lieu de révélation. L'observation de ce spectacle permanent auquel nous participons nous aide à comprendre, croit-elle, que la mort n'est pas un drame et que la vie est importante. *«À l'ombre des fraisières, par exemple, il y a des tonnes d'événements, de drames, de merveilles. J'avais envie de participer à cet enchantement.»*

«La vie nous échappe»

«Il faut affronter cette réalité, confie encore l'écrivaine. La vie nous échappe. Elle nous glisse entre les doigts. C'est un roman sur la jouissance de la beauté, bien sûr, mais c'est aussi un roman sur la perte. Parce que, il faut le savoir, il n'y a rien qui nous appartienne vraiment. Ni nos cheveux, ni notre jeunesse, ni notre talent. Tout ça s'effrite.»

Scénariste pour le cinéma, souvent occupée ailleurs qu'à bricoler ses romans, Monique Proulx écrit peu, lentement, peut-être trop lentement, dira-t-elle de son propre aveu. Six années se sont écoulées depuis *Le cœur est un muscle involontaire*. Mais l'urgence a fait son chemin.

Notamment l'urgence de rendre hommage à un certain nombre de choses auxquelles elle croit. Comme la bonté. *«Le personnage de Simon dans ce roman-là, par*

exemple, incarne la bonté. Et je m'aperçois, avec le temps, que c'est peut-être une marque de supériorité extrême chez l'humain.»

Alors qu'au début de sa carrière l'écriture était surtout motivée par le désir de faire parler son imaginaire, son rapport à la pratique littéraire a imperceptiblement évolué. *«C'est devenu aujourd'hui davantage un acte dans lequel j'exprime ce que je suis et ce que je veux être. De plus en plus, ajoute-t-elle, écrire est ma façon de m'inscrire dans le monde. C'est ma pratique essentielle, une forme de méditation en action.»* Sans jamais négliger la séduction, qui doit faire partie de l'œuvre d'art. *«L'écrivain doit descendre à la séduction»,* estime celle qui dit fabriquer des «thrillers existentiels».

Une question d'équilibre

«Je me suis longtemps demandé pourquoi je me sentais tellement en adéquation avec moi-même et avec la vie quand j'étais en train d'écrire dans la nature. Et l'été dernier, confie l'écrivaine, qui passe en ville la moitié de l'année et projette de consacrer un autre recueil de nouvelles à Montréal, ça m'est devenu soudain très clair. C'est parce que c'est notre rôle. Dans cette longue déclinaison de la vie qui aboutit à l'humanité, nous sommes un peu comme la conscience de la matière. Et c'est en donnant des œuvres, comme un arbre donne ses fruits, que l'on

continue d'une certaine façon le travail de la nature.»

«Je ne suis pas une jovialiste, mais je trouve qu'on sous-estime la vie.» Elle dénonce du même souffle la désinvolture avec laquelle beaucoup de gens traitent la nature. *«Ce livre est une façon de lutter en faveur de la beauté du monde, contre l'ignorance. L'ignorance qui est, m'explique-t-elle aussitôt, un péché aux yeux des bouddhistes.»*

Est-ce qu'elle ne serait pas elle-même en train de flirter avec le bouddhisme? *«Et pourquoi pas?»*, répond-elle, avec un grand sourire en forme de défi.

Habile depuis longtemps à préserver sa liberté et son bien-être, conditions premières de son travail d'écrivaine, Monique Proulx entretient l'avenir avec un certain calme. *«Je suis un écureuil»,* dirait-elle. Pas le petit roux qui s'énerve sur sa branche, ni le gros gris fouillant dans les poubelles du parc Jeanne-Mance. Celui qu'on ne voit pas mais qui observe, ramasse et garde quelque part tout ce qu'il trouve.

À l'instant de nous quitter, elle redoutait un peu — rien qu'un peu — le moment de son passage à *Tout le monde en parle*. Rien à craindre de ce côté-là. Elle le reconnaît aisément: *«La vie est bonne pour moi.»*

Collaborateur du Devoir

Lire aussi la critique de Danielle Laurin en page F 3.

FOLCO

SUITE DE LA PAGE F 1

Un lecteur zélé s'amusera encore à l'exégèse de la figure lupine dans cette œuvre, des images de Romulus et Remus à la sauvagerie du Rouergue en passant par la tanière du loup ou se réfugiait le Führer pour méditer sur son Reich de mille ans. *«Charlemagne n'avait pas d'esprit de corps, mais de l'esprit de meute»,* résume un de ses anciens compagnons de boucherie.

On pense aussi à cette idée que l'Allemagne, ce peuple des poètes et des penseurs (*Dichter und Denker* dans le texte), a finalement engendré une nation de juges et de bourreaux (*Richter und Henker*), selon une inquiétante formule prémonitrice attribuée à l'essayiste Karl Kraus. Dans cette sombre perspective, les captivants mais abo-

minables Pibrac-Tricotin deviennent des figures emblématiques de l'effroyable épopée humaine. Qui a dit que l'humour noir ne pouvait pas faire rire jaune?

Le mal triomphe finalement dans *Même le mal se fait bien*. Il triomphe même triomphalement, selon une formule employée par l'écrivain dans une récente entrevue. Michel Folco a aussi déjà juré planifier la production d'une quarantaine de volumes au total. Comme il en produit au mieux deux par décennie, il ne remplira probablement pas la commande. N'empêche, nous, les fans, qui en redemandons, recommandons déjà à poser la question avec la même impatience: et le nouveau Folco?

Le Devoir

Tout sur la littérature et les auteurs québécois

Abonnez-vous à Lettres québécoises

le magazine de l'actualité littéraire depuis 1976

et recevez en prime (valeur 23 \$)

La gare (roman)

de Sergio Kokis

S'abonner à Lettres québécoises, c'est participer

à la pérennité de notre littérature.

Merci de nous encourager!



1 an / 4 numéros

INDIVIDU
Canada 25 \$
Étranger 35 \$INSTITUTION
Canada 35 \$
Étranger 40 \$

2 ans / 8 numéros

INDIVIDU
Canada 45 \$
Étranger 65 \$INSTITUTION
Canada 65 \$
Étranger 75 \$

3 ans / 12 numéros

INDIVIDU
Canada 65 \$
Étranger 95 \$INSTITUTION
Canada 95 \$
Étranger 110 \$

Les prix sont toutes taxes comprises

N° 129 • ENTREVUE : HÉLÈNE DORION

Nom	
Adresse	
Ville	
Code postal	Tél.
Courriel	
Cl-joint	<input type="radio"/> Chèque <input type="radio"/> Visa <input type="radio"/> Mastercard
N°	Expire le
Signature	Date

Retourner à: Lettres québécoises

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Téléphone: 514.525.95.18
Télécopieur: 514.525.75.37 • Courriel: info@lettresquebecoises.qc.ca • www.lettresquebecoises.qc.ca

Le Centre des auteurs dramatiques et Bibliothèque et Archives nationales du Québec vous invitent à assister à la soirée-spectacle

Théâtre à lire

La dramaturge Carole Fréchette dépeint son travail de création avec des comédiens livrant des extraits de ses pièces.

Comédiens: Denis Bernard et Fanny Mallette
Metteur en scène: Philippe LambertÀ L'AUDITORIUM de la Grande Bibliothèque
le mercredi 19 mars à 19 h 30
ENTRÉE LIBRE475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal
Berri-UDAM
514 873-1100 ou 1 800 363-9028www.cead.qc.ca
www.banq.qc.caBibliothèque
et Archives
nationales

Québec

LITTÉRATURE

Prière de laisser votre cynisme
au vestiaire

Danielle Laurin

« On ne sait jamais de quoi on est capable quand on se dépouille de son cynisme », écrit Monique Proulx dans *Champagne*. Nul doute, dans son cas, que l'expérience a porté ses fruits.

Son nouveau roman est pure beauté. Beauté des lieux décrits. Et beauté de la prose, comme jamais aussi grandiose, précise, maîtrisée, chez l'auteur de *Homme invisible à la fenêtre*.

Voyez: « Dans le soleil de l'incendie, il n'était plus possible d'ignorer plus longtemps que cet endroit broussailleux, encombré, primaire, était en réalité un paradis, un jardin sacré dont on lui avait miséricordieusement confié la clé. »

Et, plus loin: « Dans cette ordonnance primitive de ciel et d'eau, de rochers et d'arbres touchés par le soleil, résidait une beauté surprenante, capable de vous assommer de bonheur. »

Où est-on exactement? Au bord d'un lac. À la campagne, oui. Et pourquoi ce titre, *Champagne*? C'est simple: « Qui sait encore qu'au Moyen Âge tout ce qui n'était pas la ville, tout ce qui était territoire sauvage s'appelaient la champagne? »

On n'est plus au Moyen Âge, non. Mais on est bien dans la nature sauvage. Avec les lucioles, les fougères, les chevreuils, les huardes, les grenouilles, les fraises des champs, les fleurs des bois, les lièvres, les chanterelles... et quelques humains.

Le plus petit que soi, le plus grand que soi. Et l'intérieur de soi. *Champagne* entremêle les trois de façon magistrale. Il y a la nature, il y a les humains. Il y a les liens entre les deux. Et les liens des humains entre eux. Voilà.

Ce pourrait être une sorte de miroir inversé des *Aurores montréalaises*, où, en 1997, l'écrivaine originaire de Québec rendait hommage à sa ville d'adoption, dans toute sa diversité. Prenez un lieu sauvage, mettez-y des gens, toutes sortes de gens. Voyez comment ce lieu les transforme. Et comment ceux-ci transforment ce lieu.

Voyez comment ces gens-là apprivoisent, ou pas, tout ce qu'il y a de vivant autour d'eux. Voyez comment ils s'apprivoisent, ou pas, entre eux. S'apprivoisent, ou pas, eux-mêmes, pour commencer.



Monique Proulx à sa table d'écrivain

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Pour commencer, il y a Lila, 76 ans, à qui appartiennent les deux tiers du lac. Mais attention, elle, elle ne voit pas les choses comme ça. « Elle, elle n'avait rien, elle n'avait que ça qui n'était pas vraiment à elle, dont elle n'était qu'une gardienne fervente, ce morceau de paradis vierge qu'il fallait protéger contre les prédateurs et laisser intact. »

Des prédateurs, il y en a. Des braconniers, mais pas seulement. Des hommes d'affaires, aussi. Qui ont des visées sur le domaine de Lila, pour y construire un méga complexe récréo-touristique. Et vous croyez qu'elle va se laisser faire, la vieille?

Ce n'est là qu'une trame du roman parmi d'autres. Il y aura aussi la disparition d'un enfant. Et un empoisonnement. Il y aura du danger, du suspense. Des revirements de situation inattendus. Et beaucoup d'émotions fortes.

Il y aura des tromperies, des vacheries. Des couples éclateront, d'autres naîtront. Il y aura du désir à fleur de peau. Des baisers torrides... et de la culpabilité en masse.

Tout ça dit assez crûment: « Ça ne servait à rien de regretter, mais elle regrettrait. Elle regrettrait d'avoir laissé parler le corps, ce vieux cheval traître qui vous traîne des lieux durant pour une botte de foin. Elle l'avait eu son fourrage, et ça ne valait ni le dé-

placement ni les désagréments générés par la suite. »

Il y aura toutes sortes de considérations sur l'amour, la solitude, la vieillesse et la mort. Du genre: « Ne restait que le résultat, une femme larguée, une VIEILLE femme larguée, la pire des espèces, privée de toute possibilité de revanche. Le dernier coit de sa vie était derrière elle. Plus jamais. »

On pensera à Simone de Beauvoir dans *La Force des choses*: « Jamais plus un homme. » On sentira presque son souffle par-dessus notre épaule tandis qu'on poursuivra notre lecture: « Plus jamais de caresses, plus jamais de combustion au contact d'une autre intimité, plus jamais d'excitation physique. »

Il y aura aussi des souvenirs douloureux. Celui d'un petit Polonais disparu avec toute sa famille pendant la Deuxième Guerre mondiale. Celui des sévices paternels endurés par une petite fille que jamais sa mère n'a protégée.

Il y aura tout un monde imaginaire. Dans la tête d'un scénariste qui signe des séries policières. Et transpire ses intrigues dans les lieux qui l'entourent, s'appropriant aussi les visages des habitants du village voisin. On pensera à Lise Tremblay et à *La Héronnière*, tiens.

Il y aura de la magie. Dans la tête d'un petit garçon meurtri qui joue à Harry Potter au milieu de la forêt.

Et qui voudrait bien trouver la formule magique pour que ses parents ne divorcent pas.

Il y aura toutes sortes de personnages plus fascinants les uns que les autres, décrits avec minutie, sans concessions. Entre autres celui-ci: « Et le pépiniériste, le Noir baraqué de New York. Comment survivait-il dans ce village tricoté serré, marié à une fille d'ici, brunette et fade et épaississant de cinq kilos chaque année? »

Il y aura tout ça, et plus encore, se ramifiant, s'entrecroisant avec une fluidité, une grâce remarquables. Il y aura, toujours, en avant-plan, la nature luxuriante. Au passage, on sera tenté de se demander si ce n'est pas un peu trop. Mais tant pis, on sera aux oiseaux.

« On ne sait jamais de quoi on est capable quand on se dépouille de son cynisme. » C'est frappant. Il y a dans le nouveau roman de cette écrivaine reconnue, couverte de prix, une voix nouvelle.

Une voix qui parle d'enchantement. Qui crée de la beauté, de la beauté pure, oui.

Collaboratrice du Devoir

CHAMPAGNE

Monique Proulx

Boréal

Montréal, 2008, 400 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Le troisième morceau
de l'homme
coupé en deuxCHRISTIAN
DESMEULES

C'est qu'il a le dos large, l'individu superordinaire et son quotidien de banlieusard saturé de trivialités, de drames insondables, de petites mélancolies et de listes d'épicerie. Son existence où tout est nivelé, aseptisé, dégriffé, pasteurisé. Sa nostalgie d'homme-robot pour l'enfance, époque bénie d'insouciance parfaite. Ronde comme une bille.

Alors qu'à trente ans et des poussières, à l'heure des catastrophes naturelles médiatisées et de l'escalade des responsabilités, l'insouciance, quand on l'éprouve, s'accompagne forcément d'une bonne dose de culpabilité.

Dans ce roman monologué, fébrile et désabusé, un narrateur du nom de Mathieu, posant un regard critique sur sa « génération qui s'effondre », nous dit de lui-même qu'il a « l'air cool et avenant mais en dedans c'est de la granule de bois pressé pourrie qui s'effrite après une semaine on ne se connaît pas mais si jamais ça arrive et que vous essayez de me mettre une vis dans le corps vous allez tourner longtemps dans le vide ».

Ce qu'il voit sans la nommer, « gonflé d'une fatigue sans nom sans tristesse sans image », c'est cette réalité de l'individu coupé de lui-même, aliéné par son propre

confort gluant. Et c'est ce qu'essaie de saisir avec *Vu d'ici* Mathieu Arsenault, qui nous avait déjà donné *Album de finissants* (Triptyque, 2004), un premier roman à l'écriture hallucinée généralement bien accueillie par la critique.

Habile en détournements, en clin d'œil et en sonorités métissées, l'auteur de 31 ans à l'ironie mordante: « je ferme ma gueule parce que speak white il est si beau de vous entendre parler du x-box 360 ou de l'augmentation de votre pouvoir d'achat speak white best buy and loud qu'on vous entende de boucherie à beauport pour enterrer le bruit des os qui craquent quand on me passe dessus le rouleau compresseur des privatisations et des baisses d'impôts speak bas prix parlez-nous de choses et d'autres parlez-nous de la semaine où on paie les deux taxes... »

Un amas de phrases à peu près sans ponctuation — mais pas sans rythme —, qui résonnent et font voir « ce rêve mou et sucré dans lequel je suis venu au monde » d'un autre œil. Percutant.

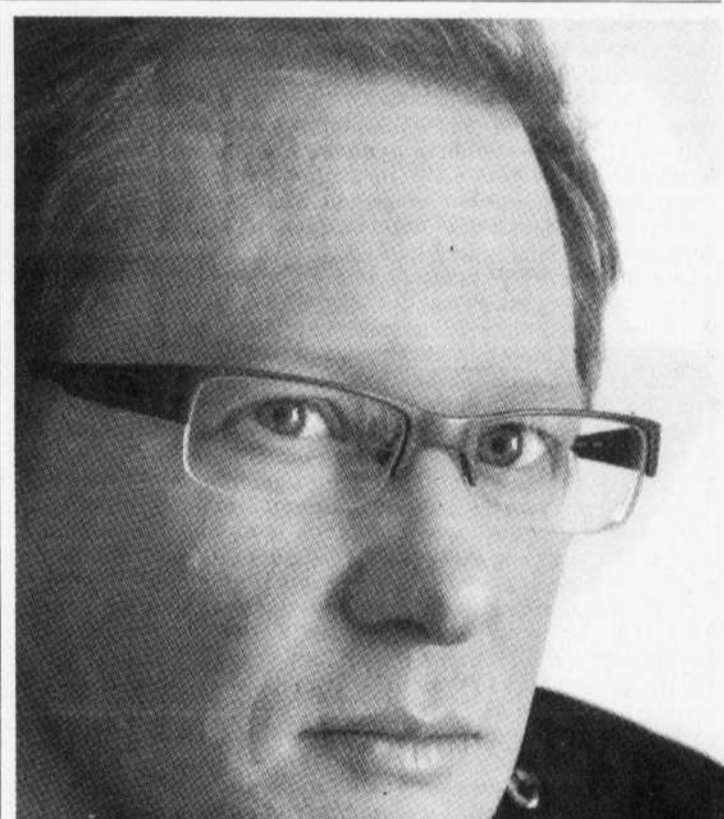
Collaborateur du Devoir

VU D'ICI

Mathieu Arsenault

Triptyque

Montréal, 2008, 98 pages

Alain
ROY

L'IMPUDEUR

Où est l'impudeur?

Dans la beauté

sublime de Vanessa?

Dans sa vie cachée

ou dans son

succès d'écrivain?

ALAIN ROY

L'IMPUDEUR

Roman

272 pages • 22,50 \$



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

Romain Gary (Emile Ajar)

La vie
derrière soiLes livres qui ne
circulent pas
meurent

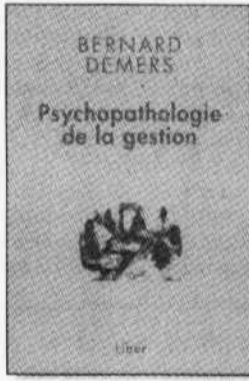
L'ÉCHANGE

707 ET 713 MONT-ROYAL EST
©MONT-ROYAL, 514-523-6389

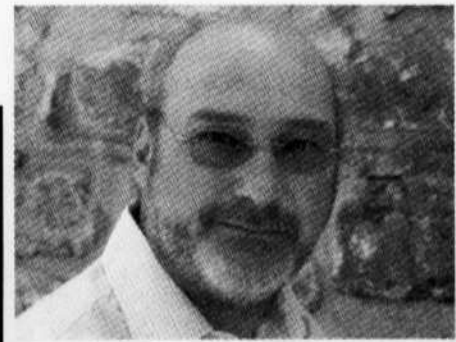
éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Bernard Demers

Psychopathologie
de la gestion

152 pages, 18 dollars



HUMANITAS

recommande aux lecteurs
qui aiment les romans
riches et fouillés

Gilbert Choquette

Entre deux âmes



ROMANS

www.editionshumanitas.com

ENTRE DEUX
ÂMES

de Gilbert Choquette

de l'Académie
des lettres du QuébecDes livres pour
savoir

NB

Éditions Nota bene

De 2004 à 2007, le phénomène de la radio dite extrême à Québec et au Québec a plus souvent qu'à son tour attiré l'attention. Du refus du CRIC de renouveler la licence d'exploitation d'une station de radio très populaire à la création d'un mythe — le « mystère de Québec » —, il y avait là de quoi fasciner les trois analystes du discours que sont Diane Vincent, Olivier Turbide et Marty Laforest.

Fondé sur l'analyse rigoureuse de données orales et écrites provenant de divers médias, radio x ou autres, toutes en rapport avec « l'affaire CHOI », l'ouvrage réunit six études qui peuvent être lues dans le désordre, suivant l'intérêt de chacun.

Au-delà de ce qu'on pourrait considérer comme un chapitre clos de l'histoire d'une ville, les auteurs forcent la conviction qu'il importe plus que jamais de comprendre comment la dynamique des discours, tant médiatiques que privés, peut attiser la confrontation entre les groupes sociaux, confrontation stérile parce qu'elle repose sur bien peu de choses en définitive et ne permet aucune conciliation entre les « opposants ».



19,95 \$

206 pages

LITTÉRATURE

Le calme incandescent de l'authentique possédé



Louis Hamelin

Au jeu subtil des connotations, les concepts politiques écossais sont peut-être tout sauf solubles dans la langue québécoise, comme viennent de le démontrer les instances pensantes du PQ. Affaire de gros bon sens là-bas, la fameuse *national conversation* (avec ses trois options clairement identifiées: statu quo, autonomie accrue, indépendance) est devenue, ici, la conversation nationale, nouvelle preuve byzantine que le ridicule ne tue pas. D'une part, là-bas, ils savent en général garder la tête froide. Ils ont déjà vaincu militairement les Anglais (à Bannockburn) et l'Europe multinationale leur ouvre les bras. Essayer de transposer une telle conjoncture dans notre petite annexe américaine où rêver à Las Vegas tient lieu d'identité nationale, c'est se condamner au cynisme et aux farces plates.

Quant à l'origine écossaise du concept péquiste, elle n'a été dévoilée, il me semble, que du bout des lèvres, comme si une forme de honte y était attachée. Pourquoi, au contraire, ne pas revendiquer hautement l'emprunt? Chanter publiquement les louanges de ces lointains cousins nordiques? Ou, pour l'exprimer en termes littéraires: pourquoi madame Marois ne semblait-elle pas plus chaude que ça à l'idée de citer ses sources? Je me propose de me joindre à la croisade, pour autant qu'on me laisse m'occuper du volet scottisho-livresque de l'affaire. De la conversation transnationale... Ça tombe bien: s'il faut se fier aux tendances observables, en qualité comme en quantité, du marché des traductions internationales en français, l'Écosse, comme l'Argentine, est en ce moment un pays *hot*.

On peut le vérifier, par exemple, chez l'éditeur Métailié, qui depuis quelques années construit, à l'écart de sa collection anglo-saxonne générique, une bibliothèque écossaise où se retrouvent plusieurs noms connus. Au fil des ans, les lecteurs de cette chronique en auront vu passer quelques-uns, dont les écrits paraissent posséder en commun une certaine dureté, voire une cruauté manifeste, doublée d'un impitoyable sens de la fatalité. De Dominic Cooper, qui braquait sa longue-vue sur un modeste pêcheur de homards en butte à la méchanceté humaine et aux éléments, à un James Meek déployant sa narration pour embrasser le sort du monde à travers la Révolution bolchevique, c'est, au-delà des différences de ton, la même vieille histoire de l'homme qui est un loup pour l'homme. Quant à James Kelman (prose prolétaire collée aux choses, proche de l'estomac) et Alasdair Gray (souffrances morales et complications de l'esprit), il fut question d'eux lors de la recension d'un recueil de nouvelles à six mains dans lequel une certaine Agnes Owen ne leur cédait en rien.

Cette même Owen qui, pour caractériser la littérature écossaise, n'hésitait pas à prononcer le mot «violence», avant d'ajouter, à propos des personnages de ses histoires, qu'ils pouvaient... «être des gens mauvais» (Fabrice Lardreau, préface à *Histoires maigres*). Il y a, de fait, un aspect sombre, inquiétant, à cette littérature, une solitude, un dénuement. Une apreté. Ce que la magie est à la littérature sud-américaine, la pulsion homicide l'est à une bonne partie de la littérature écossaise que j'ai eu l'occasion de lire et d'habiter pour quelques instants.

Prenez un phénomène aussi universel que le fameux «taxage», version moderne et lucrative de la banale cruauté réservée au soufflet-douleur de l'école (quand j'avais huit ans, il s'appelait Daniel Mercier et je me souviens de lui comme si c'était hier). Si vous êtes la victime d'élection du tortionnaire privé qui sommeille en chacun de nous mais ne trouve des conditions propices à son épanouissement que dans

le cœur d'un nombre limité de petites brutes, que, en plus, vous êtes Écossais, et que, au surcroît, vous êtes le personnage d'un roman de John Burnside, il y a des chances pour que, plutôt que de pleurnicher et de chercher une oreille compatissante, vous adoptiez la conduite suivante: emmener le désagréable dans un vieux chanfour dont les bassins désaffectés sont remplis d'une eau noire et visqueuse; faire croire à ce pillier de nids que les œufs d'un oiseau rare (inventez un nom) se trouvent juste là, à un endroit difficile d'accès, au fond du bâtiment; quand il s'étire le bras, debout en équilibre sur le bord étroit du bassin, le pousser à l'aide d'une perche. L'écouter, ensuite, nager en rond dans le noir et appeler à l'aide, puis quitter les lieux bien avant qu'il ait coulé au fond.

Ma conversation transnationale avec John Burnside a commencé dès la première page: on y voit les habitants d'un petit port de pêche de la côte orientale du pays se réveiller dans l'obscurité d'un matin de la mi-décembre et trouver leurs maisons «ensevelies sous une couche de neige épaisse et irréaliste comme il ne s'en voit qu'une ou deux fois par génération». Premier point de comparaison: ici, c'est dix ou douze fois par année!

Puis Burnside nous entraîne dans une histoire trop bien racontée pour être horrible, trop belle, trop habitée de ce souffle poétique qui vous expliquerait des univers entiers comme on lit dans le vol des oiseaux. Ça commence, étonnamment, comme un conte noir et une histoire de diable. Nous passons ensuite de la superstition au fait divers, et à la vie de ce narrateur à la première personne devenu adulte, assassin jamais pris, ni confessé, d'un petit camarade de classe. Mais ce que contiennent ces 218 pages est bien trop vaste et riche pour souffrir le moindre résumé.

Il y est question de ces gens, parfois des couples, qui vont s'installer dans des lieux reculés pour se réinventer et que les habitants du cru prennent en grippe. De ces artistes voués à rester solitaires même dans la vie à deux et la mise au monde des familles et qui accordent plus d'attention à l'odeur du vent et à la qualité de la lumière qu'aux cancans des villageois. D'une jeune femme retrouvée brûlée vive dans sa voiture avec ses deux fils et d'un homme dans la force de l'âge qui, mû par ses démons, faisant un Humbert Humbert de lui-même, part en cavale avec une gamine de quatorze ans qui pourrait être sa fille et l'est peut-être. Nous sommes encore dans le fait divers, mais contemplé, cette fois, de l'intérieur de l'âme. Et lorsque cette Lolita va larguer le pauvre diable, après s'être servie de lui pour, on le comprend soudain, se donner les moyens de mettre les voiles et de changer de vie (une petite qui sait ce qu'elle veut, un homme tout emporté de ses sentiments, ô couple éternel!), alors que nous nous attendions plutôt au pire, nous passons cette fois du fait divers à des pages éblouissantes sur la culpabilité et le mal, ce que nous appelons le mal et qui n'est que le principe actif qui brille tout au bout du tunnel de la conscience et fait parfois dérailler le train-train de l'existence. Le diable? «J'avais toujours pensé qu'il — ou elle — n'était qu'une invention, la déformation de quelque présence plus ancienne et raffinée, quelque dieu de la terre, quelque esprit assemblant toute chose, les assemblant à l'aide de séve, de sang, de chants d'oiseaux, et en faisant un tout.»

Ensuite virent des hommes qui, eux, «ne voulaient pas partager leur monde avec les animaux, les oiseaux, les elfes. Ils voulaient être seuls et à part.» Gouverneurs de l'Etat de New York, bref, hommes «droits et intègres, [qui] envisagèrent de lâcher tout ce qui faisait leur solidité pour se laisser sombrer dans le calme incandescent de l'authentique possédé». Madame Marois, croyez-moi, la fréquentation des écrivains écossais peut être pleine d'enseignements. Et au cas où vous ignorerez ce qu'est un becasseau corcori, je suis là.

hamelinlo@sympatico.ca

LES EMPREINTES DU DIABLE

John Burnside
Traduit de l'anglais (Écosse) par Catherine Richard
Éditions Métailié
Paris, 2008, 218 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Écrire en marge

Gilles Archambault

Les esprits légers s'imaginent volontiers que la littérature, ce sont les romans qu'ils lisent à tire-larigot qui l'expliquent et la comprennent. Ils ont même tendance à croire que l'importance d'un écrivain se juge par le chiffre de ses ventes. Le pauvre auteur a l'aspect d'un marchand de tapis.

Louis Calaferte n'est certes pas du genre que ces frivoles fréquentent. Deux peut-être de ses livres peuvent attirer les indésirables, *Le Septentrion* et *La Mécanique des femmes*. Non qu'ils soient de nature à déparier une œuvre pour le reste exempte de la même puissance d'érotisme.

Calaferte tenait au jour le jour des carnets. *Direction*, qui paraît aux Éditions du Promeneur chez Gallimard, concerne l'année 1992. L'auteur est de santé précaire. On le sait, il devait mourir moins de deux années plus tard.

De quoi est-il question dans ces carnets? Du plaisir et du plaisir de vivre, bien entendu. Doué d'un mysticisme ardent, aussi croyant que profondément antireligieux, Calaferte voit la présence de la Divinité un peu partout. La nature pour commencer, les fleurs, les plantes, les animaux. Il y a aussi, toujours présente et chaleureuse, sa com-

pagne, G., que les lecteurs des *Carnets* connaissent bien.

Ces lecteurs ne seront pas surpris de trouver les habituelles attaques contre un Paul Claudel qui apparaît comme un pauvre homme de lettres complaisant, ce qu'il était peut-être. Il en est autrement pour les réserves au sujet du pauvre Toulet, qui mérite mieux que les observations que Calaferte lui ménage.

Pourquoi lire ces notes? Je réponds comme si on me le reprochait. J'ai lu au fur et à mesure de la publication les *Carnets*. Je ne partage aucunement le mysticisme qui y est exprimé. De même la certitude d'avoir raison à tout prix de leur auteur me cause-t-elle problème. Bref, je ne suis pas sûr d'aimer Calaferte, mais je le lis avec ferveur. Quand il s'en prend à la fascination qu'exerce la littérature sud-américaine sur les esprits européens, je suis bien prêt à écouter, mais c'est pour d'autres raisons que je lis le compte rendu de ses jours.

Comme, par exemple, ces mots sur l'autorité: «Je suis du côté de l'homme bafoué, de l'homme pauvre, de l'homme opprimé. Je suis opposé à toute autorité, je suis réfractaire.» Et ceux-ci au sujet de la vulgarité: «La Vulgarité m'est offense.»

Je l'ai dit plus haut, Calaferte est croyant. Au point d'écrire: «Vivre sans foi, c'est sans avoir tenté de pé-

nétter le sens de la vie, ce qui équivaut à habiter une maison dont on n'aurait pas eu la curiosité de visiter les autres pièces.» Affirmation dont, j'imagine facilement, on peut douter très aisément.

Il y a aussi les vanités d'auteur, courantes dans ce genre de carnets. Pour avoir douté au plus profondément de son être, Calaferte ne cède pas moins à d'autres moments à une suffisance qui surprend. Quand il reçoit cette année-là le prix qui couronne son œuvre, il se montre toutefois discret. Lui reprocher de l'avoir accepté, lui le pur des purs, pas question. Ne sommes-nous pas dans un domaine où la conscience seule peut juger?

Je m'en voudrais de ne pas signaler ce trait: «Explosion heureuse du rire de Virginie (quatorze ans) qui, à l'étage, s'emploie avec G. à allumer le poêle de notre chambre. Il y a dans cette joie une incomparable tonalité de jeune bonheur.»

Un livre, parmi d'autres, qui nous rappelle que le bonheur, quand il existe, trouve à se manifester à toutes les heures de la vie.

Collaborateur du Devoir

DIRECTION

CARNETS XIV

Louis Calaferte

L'Arpenteur

Paris, 2008, 200 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Petites fins du monde signées J. P. April

SUZANNE GIGUÈRE

Loin de l'univers «empreint d'une sensualité brute et d'une fureur animale presque contagieuse», comme l'écrivait notre collègue Christian Desmeules à propos de son précédent roman *Les Ensauvages* (XYZ, 2006), *Mon père a tué la Terre*, de J. P. April, plus léger, tient presque tout entier dans l'histoire d'un père qui aimerait bien léguer à son jeune fils une meilleure planète. Tour à tour tendre et tonique, émouvant et drôle, ancré dans le présent et porté vers l'avenir, le roman confronte les narrations de l'enfant et du père dans une fusion inusitée de la nouvelle et du roman.

Dindes volantes

Ce matin-là, en route pour l'école, un monsieur drôlement énervé annonce à la radio que deux avions ont percuté le «Oueurle Trade Centre». Le «World Trade Center», reprend la mère de Jimi, cinq ans. Le centre du monde vient de disparaître. Arrivé en classe, Jimi voit les larmes rouler sur les joues de l'institutrice. Il se demande si elle a des parents dans la tour trouée. «Les tragédies de l'air, c'est certainement aussi tragique que celles de la terre. Et là, c'était une tragédie de l'air et de la terre.» L'enfant ne saisit peut-être pas l'ampleur de la catastrophe, mais il se doute déjà «que le prochain monde sera moins solide que le monde d'avant». Le cours en écologie balade cette drôle d'histoire.

«Twi-twi-oui-twi-oui-twi», les oiseaux chantent, le soleil brille, le ciel est lumineux et la vie aussi. De retour à la maison, accueilli par ses deux chats Bisbille et Gros-Gris, Jimi aperçoit quelque chose de bizarre à la télé. Des dizaines de Boeing abattent les gratte-ciel de New York! Il entend les commentateurs répéter que c'est «horrible-épouvantable-My-God! Ils ne se fatiguaient pas, ils décrivaient tout ça comme si c'était un sport extrême. Ils rivalisaient en mots de détresse». Jimi n'a pas le cœur à jouer avec son jeu vidéo préféré, «The end of all the worlds». Il prend Bisbille dans ses bras, la serre contre lui. Elle miaule, lui assis.

Plus tard, quand l'enfant lira les anticipations de son père — professeur de littérature et écrivain de science-fiction —, il y découvrira d'autres petites fins du monde, comme celle de la planète en péril. Pour l'heure, Jimi fait son apprentissage.

Île Everest

Quand Jimi n'écoute pas l'émission *Virginie* avec sa mère — le seul moment où il peut s'asseoir «tout près, tout près, collé, collé» —, il se glisse dans le bureau de son père sur la pointe des pieds, l'observe puis se dévoile subitement — «talam!» — et lui saute sur les genoux. Il veut qu'il lui raconte les histoires qu'il écrit. Au quatrième récit, *Voyage au centre de la planète mer*, Jimi fronce les sourcils. La nouvelle parle du naufrage de la Terre. Le niveau des mers a monté de 1 mètre 12. Une poignée de survivants s'accroche à la dernière parcelle de terre, l'île Everest. «Papa, pourquoi t'as tué la Terre?» Son père se défend: «Je ne l'ai pas tuée tout seul [...] nous sommes tous complices.»

Jimi a maintenant onze ans. Une autre petite fin du monde l'attend. Ses parents tentent de lui annoncer leur séparation. «Alors là, les fameux

professeur-qui-sait-tout, il ne savait plus comment dire. Il a lancé un coup d'œil de détresse à ma mère-qui-dit-tout-tout-tout, et elle n'a rien dit du tout. Zut de zut de zut! Est-ce que c'est moi qui allais leur apprendre la nouvelle? Que voulez-vous? Il fallait bien en finir. Même si je connaissais la réponse depuis le début, je leur ai posé la question: — Vous allez divorcer, c'est ça? Ils étaient bien d'accord, ils ont dit oui tous les deux, comme à leur mariage.»

C'est la fin de l'enfance et des fictions. A onze ans, Jimi change de maison, de famille, de ville, d'école, d'amis et s'aventure pour la première fois sur la terre des femmes. Elle a pour nom Anaïs.

De la littérature avant toute chose

Il souffle sur ce roman filtré, maintenu à distance par le regard candide de l'enfant, un vent de liberté créatrice. L'auteur aime jouer avec la langue, créer de nouveaux mots. Les dialogues sont vifs et intelligents, les phrases directes et assertives. L'imaginaire foisonnant.

Oui, la Terre est en danger. Les quatre nouvelles de science-fiction insérées dans le roman, bien plus qu'un moyen d'évasion, incitent à la méditation et à la réflexion sociale. Mais contrairement à ce que suggère le titre, *Mon père a tué la Terre* n'a rien de crépusculaire. J. P. April n'analyse ni ne dénonce. Quand, à la fin, Jimi demande à son père: «Et toi, est-ce que tu te comprends, au moins?» Celui-ci répond: «Si c'était le cas, je n'aurais pas besoin d'écrire.»

L'auteur — lauréat du prix Arthur-Buies en 1997 pour l'ensemble de son œuvre — nous fait habilement comprendre que la littérature est la seule cause qu'il défend. Après avoir exploré l'univers cybernétique dans sept livres d'anticipation (1980-1995), après un retour dans le Bas-du-Fleuve pour découvrir son passé dans *Les Ensauvages*, J. P. April inscrit cette «auto-science-fiction» au cœur de sa vie à Saint-Norbert, dans la région des Bois-Francis. Une occasion rare de lire un roman qui n'a rien de citadin.

Collaboratrice du Devoir

MON PÈRE

A TUÉ LA TERRE

J. P. April

XYZ éditeur, «Romanichels»

Montréal, 2008, 168 pages

EN FORMAT DE POCHE

Prix Robert-Cliche

Whisky et paraboles de Roxanne Bouchard s'est valu le prix Robert-Cliche du premier roman, puis le Grand Prix de la relève littéraire Archambault et le Grand Prix Desjardins de la culture. Il a aussi été au nombre des finalistes pour le prix Anne-Hébert. Journal d'Élie, une trentenaire qui tente de se pardonner tout ce qui peut difficilement l'être, *Whisky et paraboles* s'amuse à triturer les phrases, les mots, le prêt-à-penser et la parole toute faite. C'est en somme l'histoire d'un retour vers la lumière. Le livre est

repris en format de poche à l'en-seigne de Typo. — *Le Devoir*

lieux anonymes mènent à un voyage intérieur. — *Le Devoir*

L'univers de Sylvie Massicotte

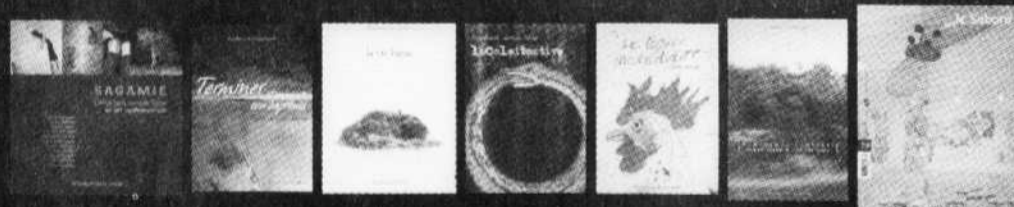
L'Instant même fait paraître en format poche le recueil *Voyages et autres déplacements* de Sylvie Massicotte, d'abord paru en 1995. Deux autres recueils de cette nouvelliste hors pair ont déjà connu une réédition. On a ici l'occasion de découvrir à nouveau l'univers familier mais déstabilisant de Massicotte, où les

À faire rougir

Les quatrième et cinquième tomes de la série des *Contes à faire rougir* de Marie Gray sont réédités chez Guy St-Jean éditeur, réunis dans un coffret de format poche. On peut ainsi lire vingt des nouvelles érotiques qui ont fait la popularité de cette série traduite en douze langues. On trouvera notamment une nouvelle interactive où s'entre-croisent trois histoires sensuelles. — *Le Devoir*

Les Éditions d'art Le Sabord

lancement de 6 nouveaux livres + Art Le Sabord no° 79 : Le Goût



S t e v e A u g e r
R é j e a n B o n e n f a n t
M i c h e l C h â t e a u n e u f
F r é d é r i c k D u r a n d
P i e r r e L a b r i e
M a t h i e u C r o i s e t i è r e
J o h n K . G r a n d e
D o m i n i q u e L a q u e r r e
S a g a m o i e

Rendez-vous le 19 mars de 5 à 7 au bar Saint-Sulpice

1680, rue Saint-Denis, Montréal • (514) 844-9458

www.lesabord.qc.ca

LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

Voluptés

GUYLAINE MASSOUTRE

Écrire, écrire, pourquoi? À cette question qui lui était posée à Beaubourg, en janvier 2008, Yannick Haenel répondait: «La littérature propose une forme de liberté, une sortie hors de l'entreprise du massacre.» Ce codirecteur de la revue *Ligne de risque*, qui fêta ses dix ans, est le lauréat du prix Décembre 2007 pour *Cercle*, un beau et volumineux roman européen.

Qui est Yannick Haenel? Né en 1967, élève pensionnaire du Prytanée de La Flèche (un collège militaire fondé par les jésuites), il en a livré l'expérience dans *Les Petits Soldats*, premier ouvrage paru en 1996. De la solitude punitive à la solitude élective, raconte-t-il, il a mené un combat pour une existence libre d'arrondissement. Sa langue, soutenue par de grandes œuvres — dont *Moby Dick* de Melville —, répliquait à celle du commandement.

En 1997, avec François Meyronis, il fonda *Ligne de risque*, revue littéraire destinée à «désobéir au langage marchand». Qu'on l'ouvre, on verra que les textes évitent bien l'entreprise de communication. Celle qui hypnotise, «haine de la parole», selon leurs mots. La mort de la littérature s'y donne comme condition de sa redécouverte, impulsion d'une révolution poétique. Le néant est une condition de la parole, sine qua non.

Cet adepte de Des Forêts et de Bataille secoue donc les conventions avec un plaisir troublant: «Ce qui implique de désespérer le langage, en faisant surgir ce que nous appelons la phase de réveil.» Dans le numéro anniversaire, on trouve Jean-Jacques Schuhl, Jean-Claude Milner et Philippe Sollers, des habitués.

Au bord de la Seine

Cercle est tout entier habité par l'esthétique de la résurrection. L'inhumanité, constatée à même «les phrases mortes que la société continue de véhiculer», se commue en un «combat sacré», post-existentialisme décliné avec énergie. Moins politique, plutôt «maldororienne», il s'ouvre sur l'Orient.

Comment se révolter? Haenel pratique un exorcisme, enchâssé dans un chantier d'écrivain. Dans *Ligne de risque*, sorte d'atelier public soutenu

par Sollers, il a fait des gammes depuis dix ans, bondissant, désengorgé et jouissif. *Cercle* apparaît comme une issue à cette surchauffe, une expérience spirituelle conçue avec échauffement. Pour le dire dans les mots d'un intellectuel, qui ne craint pas de l'être, son penchant est celui d'une «joie consubstantielle au langage», un aboutissement.

Cercle est d'abord une promenade dans Paris. Celle-ci débute un lundi matin, à 8h7, au bord de la Seine, tout près d'un lieu d'écriture familial à Joyce, qui y vécut des années 20 aux années 40. Voici l'errance de Haenel, effectuée cahier et crayon en main, corps libre, en mouvement. L'aventure commence là où finit *Ulysse*, sur le fameux «oui» de Molly Bloom à la vie.

Ce volume de prose heureuse et poétique rend hommage à Joyce. L'écriture n'y est ni imitée du génial Irlandais, ni pastiche, ni jeu. La parole joycienne déporte pourtant toujours la création, errance littéraire dressée comme un barrage aux expériences formatées et prévisibles du réel.

Une intelligence claire

Le livre parle de réveil. De débrouiller l'essentiel, de déserrer l'inutile et de sortir du labyrinthe, bref d'être artiste et de faire œuvre. Éviter Joyce? Mais comment ne pas reprendre ses armes, ce rempart au pire qui recouvrit l'Europe, de Berlin à la terre entière, alors qu'il s'éteignait prématurément à Zurich?

«Fais le Giacometti: délie des membres, crache ton souffle. Ton poids s'envole, efface-toi dans le vent, deviens ton propre fil, une ligne — DU VIDE DANS LE VIDE.» Figure sexuée du cercle infernal, Anna Livia (héroïne de Finnegans Wake, inspirée à Joyce par sa fille Lucia) est la partenaire du narrateur, la destinataire de Haenel: «il y a une vie du néant plus intense que toutes les vies humaines, on comprend du même coup ce qu'il en est d'exister.»

Lestranger, le narrateur — inspiré par le très singulier Jean-Jacques Schuhl —, s'écarte en Pologne, ivre d'un amour fou, préalablement décliné sur quelque 300 pages parisiennes. Cette passion le conduit à embrasser les deuils qui planent sur l'Europe, mal qui devient évident dès qu'on se met à l'écoute du monde.

De Berlin, capitale du nihilisme et des arts, jusqu'à Lublin, en Pologne, en passant par Varsovie et Cracovie, le narrateur découvre les vertus de la spirale, forme de l'errance que les surréalistes affectionnaient déjà. Mémoire frénétique ou désertion d'une histoire malade, l'écrivain d'aujourd'hui s'affranchit avec fluidité: «L'amour et les phrases sont une même chose, c'est-à-dire une opération qui ouvre.» Malgré les vertiges emphatiques du cercle infernal, cette tête chercheuse jouit, à gorge déployée.

Épouvante détachée

Autre déambulation, dangereuse, *Guillotinez-moi!*, de Patrick Wald Lasowski, fait un écart dans la ville d'«épouvante réglée», Paris, capitale de la décapitation. Il fallait oser, aborder cette histoire de sang et de couperet. Mais le professeur, éditeur des romans libertins dans *La Pléiade*, connaît bien les mauvaises pensées en marge des Lumières. La guillotine, cette «vision d'avenir», hachait les marques publiquement. Nombreux sont les écrivains qui l'ont nommée; voyez les décadents.

Le bon peuple appela «tirer le portrait» cet acte posé jusqu'à des cadences infernales, même avec des lames émoussées. L'essayiste pousse l'enquête à la photographie et fait des parallèles. Coupe! Et que ça saute! La langue se souvient du spectacle macabre, horreur civilisée. Ce texte impayable, à l'humour noir, constitue le plus sombre bijou d'une collection intranquille, joliment dite «Le Promeneur».

Collaboratrice du Devoir

CERCLE

Yannick Haenel
Gallimard
Paris, 2007, 502 pages

GUILLOTINEZ-MOI!

Patrick Wald Lasowski
Gallimard
Paris, 2007, 136 pages

LETTRES FRANCOPHONES

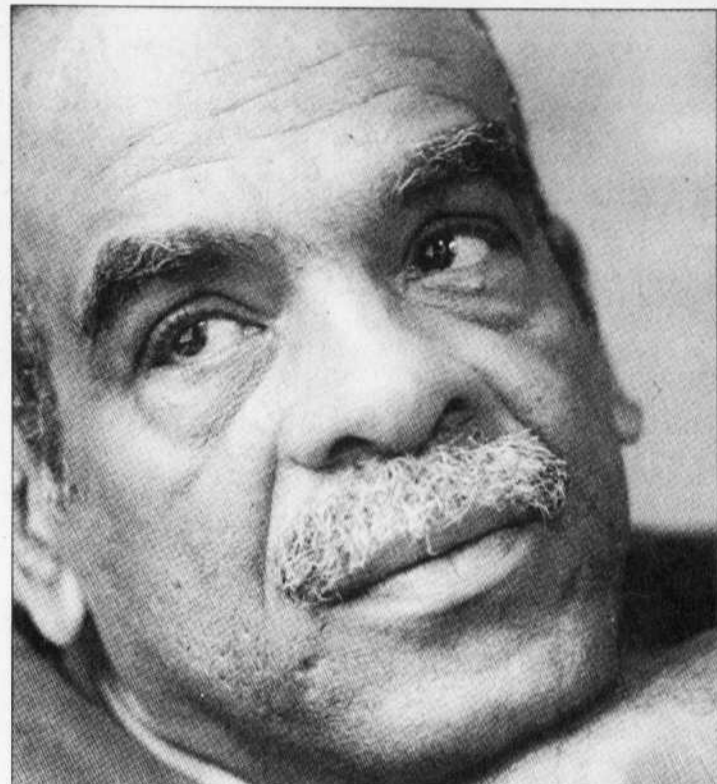
L'énigmatique île de Pâques

LISE GAUVIN

La collection «Peuples de l'eau», dirigée par Édouard Glissant, donne à lire les récits d'écrivains partis sur un trois-mâts, *La Boudeuse*, à la rencontre de peuples accessibles par la seule voie de l'eau. Le nouveau livre de cette collection est d'autant plus original qu'il se décline au «nous», un «nous» formé de Sylvie Séma, partie à la découverte de l'île de Pâques, et d'Édouard Glissant qui, lisant et relisant les notes accumulées, redécouvre les lieux.

«Nous étions convenus de travailler en relais et de fréquenter l'île de ces deux manières qui peut-être se complèteraient: Sylvie sur ce qu'il fallait bien appeler le terrain [...] et moi par les commentaires que je ferais de ce qu'elle enverrait et de ce qu'elle rapporterait, notes, impressions, dessins, films et photos, et par l'ordre ou le désordre de littérature qu'avait son aide j'apporterais à ces documents et à son sentiment ainsi abruptement saisi.»

Voyage réel et voyage imaginaire s'unissent ainsi dans une évocation à la fois poétique et descriptive. Mais il s'agit moins ici d'informer que d'approcher ce qui de l'endroit résiste aux explications, ce qui de ce lieu rejoint les données primordiales de l'entendement humain. Et d'abord, faire le compte des étonnements devant «la massivité si franche des corps», celle des statues qui ont «rassemblé les imaginaires des statues et des objets votifs qui les ont précédées sur ces routes des îles» et qui sont comme «les reposoirs de la fin du chemin». Statues qui ne pouvaient que grandir à la verticale dès lors que les dérivés le long des mers froides et chaudes avaient été épuisés. Statues dont la présence reste d'abord mystérieuse: «C'est l'énigme des temples égyptiens ou des monuments incas qui recommence.» Car ces statues, «quelles promesses n'ont-elles pas tenues? Les rivalités de clan suffisent-elles à justifier qu'elles ont été jetées par terre et brisées? Pourquoi la forme magnétique élevée



L'écrivain antillais Édouard Glissant

vers le ciel a-t-elle ainsi failli? Toutes questions qui demeurent sans réponse et n'en traversent pas moins le texte, comme un défi posé à la science et à la raison. Mystère encore que cette pierre à la forme approximative d'un œuf, appelée le nombril du monde, qui se trouve au bord de la mer, «au confluent des vents et des courants».

On dit que l'île flotte sur une nappe d'eau douce, qu'elle s'enfoncé de dix à douze centimètres par an, qu'elle est objet de phénomènes de magnétisme dont la puissance est infinie, qu'elle contient dans ses grottes des vestiges de peintures rupestres représentant des oiseaux et des frégates, qu'on y compte environ 70 naissances par an et de quatre à quinze décès. Mais on ne sait pas d'où viennent les espèces animales toujours présentes dans l'île, pas plus qu'on ne s'explique

pourquoi les gigantesques statues qui regardent vers l'ailleurs ont perdu leurs yeux, dont un seul a été retrouvé. Cette île-bateau appelle à une méditation devant l'étrange beauté du monde et son secret. Car «l'île est éphémère, et perdure».

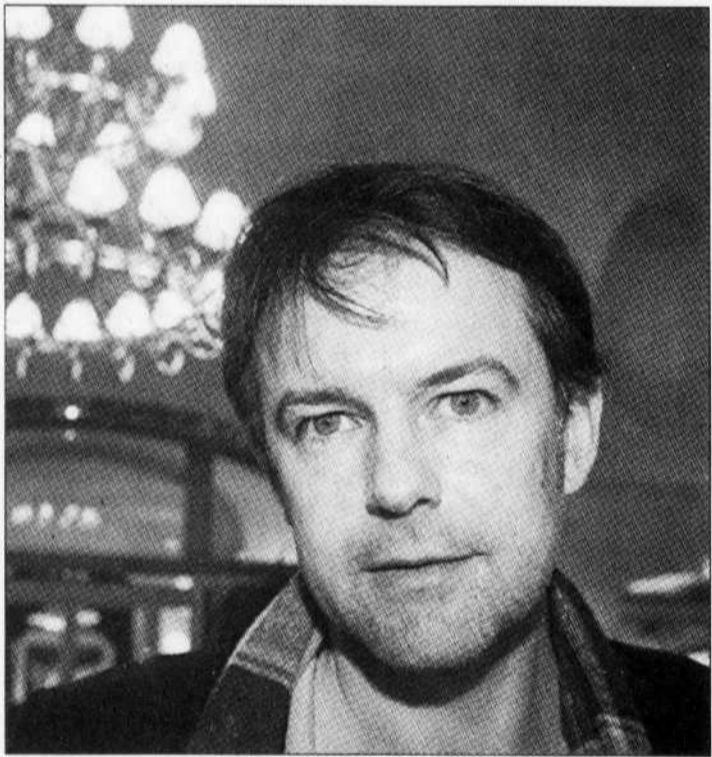
Les carnets des deux «ethnographes de rencontre», dont l'un écrit (Glissant) et l'autre dessine (Sylvie Séma), sont une sorte de halte ou d'amarrage protégé dans «les travers des houles du monde».

Collaboratrice du Devoir

LA TERRE MAGNÉTIQUE

LES ERRANCES DE RAPA NUI,
L'ÎLE DE PÂQUES

Édouard Glissant,
en collaboration avec Sylvie Séma
Le Seuil
Paris, 2007, 119 pages

Yannick Haenel, lauréat du prix Décembre 2007 pour *Cercle*

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature



Denis April
Paul et les fées

«Les impatientes»

126 pages, 14 dollars

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

NOUVEL ARRIVAGE

Franco Maria Ricci éditeur

Roland Barthes: *Erté* (Romain de Tiroff), suivi d'un extrait des *Mémoires d'Erté*, Parme 1973.

Tamara de Lempicka, introduction par G. Marmoni avec le journal d'Aléxis Mazoyer gouvernante de Gabriele d'Annunzio, Milan 1977.

Guido Crépax, *L'histoire d'O*, Introductions de R. Barthes et A. Robbe-Grillet, Milan 1975.

Pour plus d'information :

514-522-8848 1-888-522-8848
bonheurdoccasion@bellnet.ca

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

Depuis 1985, XYZ. La revue de la nouvelle offre à ses lecteurs des textes inédits de nouveaux reconnus ou des plus prometteurs.

Abonnez-vous à
XYZ. La revue de la nouvelle

et recevez en prime (valeur 20 \$)

Le reste du temps (nouvelles)
de Esther Croft

1 AN / 4 NUMÉROS

INDIVIDU INSTITUTION
Canada 25 \$ Canada 35 \$
Étranger 35 \$ Étranger 40 \$

2 ans / 8 numéros

INDIVIDU INSTITUTION
Canada 45 \$ Canada 65 \$
Étranger 65 \$ Étranger 75 \$

3 ans / 12 numéros

INDIVIDU INSTITUTION
Canada 65 \$ Canada 95 \$
Étranger 95 \$ Étranger 110 \$

Les prix sont toutes taxes comprises

N° 93 • Rites de passage

Visitez notre site Internet:
www.xyzedit.qc.ca

Nom	
Adresse	
Ville	
Code postal	Tél.
Courriel	
Ci-joint	<input type="radio"/> Chèque <input type="radio"/> Visa <input type="radio"/> Mastercard
N°	Expire le
Signature	Date

RETOURNER À: XYZ. La revue de la nouvelle

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 514.525.21.70 • Télécopieur: 514.525.75.37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS
LIVRES

Résultats des ventes: du 4 au 10 mars 2008

ROMAN

- 1 LE VIDE T. 1
Patrick Senécal (Aïre)
- 2 BORDERLINE
Marie-Sissi Labrèche (Boréal)
- 3 MILLÉNIUM T. 1 : LES HOMMES QUI...
Stieg Larsson (Actes Sud)
- 4 LE FROID MODIFIE LA TRAJECTOIRE...
Pierre Szalowski (Hurtubise HMH)
- 5 LA ROUTE
Cormac McCarthy (Olivier)
- 6 SANS RIEN NI PERSONNE
Marie Laferrière (Boréal)
- 7 DECEPTION POINT
Dan Brown (Libre de Poche)
- 8 SOIE
Alessandro Baricco (Gallimard)
- 9 LA GRANDE TRIBU
Victor-Lévy Beaulieu (Trois-Pistoles)
- 10 LES CERFS-VOLANTS DE KABOUL
Khaled Hosseini (10 18)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 JE SUIS COMME JE SUIS : À CHACUN...
Isabelle Nazare-Aga (De l'Homme)
- 2 QUI A RAISON?
Joseph Faical / André Pratte (Boréal)
- 3 LE SECRET
Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
- 4 NOUVELLE TERRE
Eckhart Tolle (Aréane)
- 5 PASTA ET CETERA À LA DI STASIO
José Di Stasio (Flammarion Québec)
- 6 ANTICANCER : PRÉVENIR ET LUTTER...
David Servan-Schreiber (Robert Laffont)
- 7 L'INTELLIGENCE ÉROTIQUE : FAIRE...
Esther Perel (Robert Laffont)
- 8 STIMULEZ VOTRE SYSTÈME...
Isabelle Huot (De l'Homme)
- 9 COMMISSION BOUCAR POUR UN...
Boucar Diouf (Intouchables)
- 10 LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT
Eckhart Tolle (Aréane)

JEUNESSE

- 1 TILA T. 1
Patricia Juste (Intouchables)
- 2 ARIELLE QUEEN T. 5 : BUNKER 55
Michel J. Lévesque (Intouchables)
- 3 NE MEURS PAS LIBELLULE
Linda Joy Singleton (ADA)
- 4 LES CHRONIQUES DE SPIDERWICK T. 1
Tony Di Terizzi (Héritage)
- 5 DARHAN T. 7 : L'EMPEREUR Océan
Sylvain Holte (Intouchables)
- 6 HARRY POTTER ET LES RELIQUES...
J.K. Rowling (Gallimard)
- 7 LA FILLETTE DISPARUE
Dotti Enderle (ADA)
- 8 LES SCHTROUMPPS T. 26 : LIVRE QUI...
Collectif (Lombard)
- 9 CELTINA T. 7 : LA CHAUSSÉE DES...
Corinne De Vailly (Intouchables)
- 10 FUNESTE DESTIN T. 1 : NÉS SOUS UNE...
Lemony Snicket (Héritage)

ANGLOPHONE

- 1 A NEW EARTH
Eckhart Tolle (New American Library)
- 2 REMEMBER ME?
Sophie Kinsell (Bantam Dell)
- 3 EAT, PRAY, LOVE
Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
- 4 THE ROAD
Cormac McCarthy (Vintage)
- 5 ATONEMENT
Ian McEwan (Seal)
- 6 I HEARD THAT SONG BEFORE
Mary Higgins Clark (Pocket Books)
- 7 THE APPEAL
John Grisham (Doubleday)
- 8 THIS IS YOUR BRAIN ON MUSIC
Daniel J. Levitin (Plume)
- 9 NEXT
Michael Crichton (Harper Collins)
- 10 THE OVERLOOK
Michael Connelly (Vision)

Consultez notre CIRCULAIRE!

ON CULTIVE les passions!

En promotion
jusqu'au 16 avril

LITTÉRATURE

Autobiographie, supercherie et fiction

De récents événements posent la question de l'intérêt de l'autobiographie, de la nécessité de sa vérité et de la responsabilité de l'éditeur dans les canulars

CAROLINE MONTPETIT

La liste des cas s'allonge. Aux États-Unis, au cours des deux dernières semaines seulement, deux auteurs de fausses autobiographies ont fait des aveux publics concernant leurs canulars.

Il s'agit de Margaret Seltzer, qui avait d'ailleurs publié le titre *Love and Consequences*, sous le pseudonyme Margaret B. Jones, et de Misha Defonseca, qui avait initialement publié son titre *Misha, a Memoir of the Holocaust Years*, chez Mt Ivy Press. La première racontait sa vie d'enfant adoptée parmi les gangs du sud de Los Angeles, tandis que la seconde disait être une jeune juive qui aurait survécu à l'Holocauste, notamment en vivant parmi une meute de loups. Or Margaret Seltzer a en fait passé son enfance avec sa famille biologique dans une banlieue cossue, tandis que Misha Defonseca était une catholique dont les parents étaient engagés dans la Résistance durant la guerre et qui, à cette époque, vivait à Bruxelles.

Ces événements, qui ont beaucoup fait parler d'eux au cours des derniers jours, posent la question de l'intérêt de l'autobiographie, de la nécessité de sa vérité et de la responsabilité de l'éditeur dans ces canulars.

Le phénomène n'est pas nouveau. Plus tôt cette semaine, le *New York Times* retraçait les ramifications de l'«arbre généalogique» des canulars littéraires.

Aux États-Unis, le plus récent en date, de mémoire de journaliste, est l'autobiographie de James Frey, intitulée *Million Little Pieces*, qui racontait sa vie dans l'enfer de la drogue et qui comptait, de l'aveu de l'auteur, de nombreux passages inventés. Rappelons que ces aveux ne sont survenus qu'après que l'ouvrage se fut retrouvé sur la liste des *best-sellers*, avec des traductions en 29 langues et cinq millions d'exemplaires vendus de par le monde!

Peu de temps après les aveux de Margaret Seltzer, la maison d'édition qui avait publié l'ouvrage, Riverhead Books, l'a retiré des tablettes. En 2006, quelque 1700 lec-

teurs de l'autobiographie de James Frey ont pour leur part demandé à être remboursés. Dans les deux cas, les jaquettes du livre annonçaient une autobiographie. On peut donc dire qu'il y a eu fausse représentation.

Affabulation, désir d'être lu, les raisons avancées par les auteurs de ces canulars sont variées. Si l'on n'est pas le véritable acteur principal du livre qu'on est en train d'écrire, pourquoi ne pas tout simplement le vendre comme un roman? Plus près de nous, Pierre Bourdon, des Éditions de l'Homme, reçoit régulièrement des manuscrits de témoignages d'auteurs qui désirent être publiés.

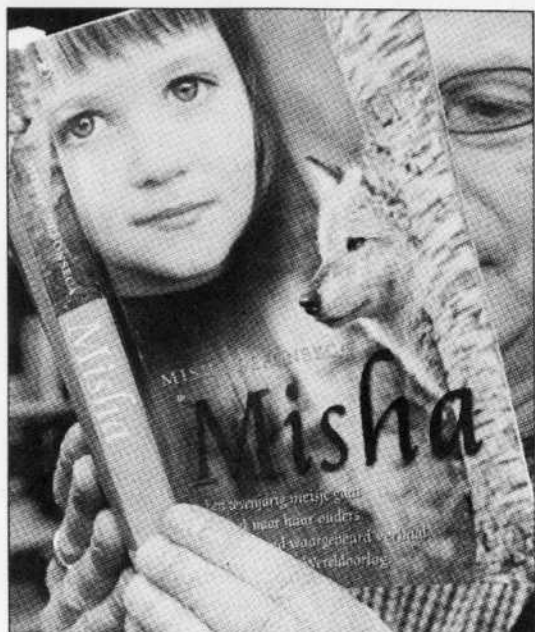
«Les Éditions de l'Homme ne publient pas de littérature depuis 35 ou 40 ans, explique-t-il. Donc, je ne cherche pas d'œuvres littéraires. Si je reçois des propositions de roman, je les transmets à un autre éditeur», dit-il. Pour contrer la publication de canulars, l'éditeur dit travailler en équipe, évitant qu'une séduction trop aveuglante ne s'opère sur un éditeur isolé. Il dit aussi travailler étroitement avec l'auteur, ce qui permet de mieux connaître son interlocuteur.

Reste que certaines soumissions de récits autobiographiques soulèvent des doutes chez l'éditeur, qui doit alors procéder à des vérifications.

Un test d'ADN

Récemment, les Éditions de l'Homme sont allées jusqu'à réclamer un test d'ADN à un auteur, pour vérifier la véracité des allégations contenues dans un livre qui n'est pas encore publié. Et tandis que cette maison d'édition travaillait aux mémoires de l'ancien ministre Jean-François Bertrand, qui a eu une vie marquée par la toxicomanie et particulièrement mouvementée, plusieurs vérifications se sont aussi imposées. Mais l'histoire racontée par l'ancien ministre a tenu la route.

«Dans l'autobiographie, reconnaît par ailleurs Pierre Bourdon, les gens aiment bien arrondir l'histoire, l'objectivité n'existe pas.»



HERWIG VERGULT REUTERS

Les lecteurs des «mémoires» de Misha Defonseca ont vite déchanté.

«Je pense que l'éditeur est responsable», dit-il, ajoutant par ailleurs que l'édition, pour lui, est «presque un service public».

Dans la publication d'ouvrages pratiques, les Éditions de l'Homme font régulièrement contrevenir des faits par des experts. C'est ainsi que certains ouvrages faisant la promotion de diètes miracles, par exemple, ont été refusés par l'éditeur parce que les diètes en question pouvaient être nuisibles pour la santé, selon l'avis de certains médecins.

Petite société où presque tout le monde se connaît, le Québec est-il de ce fait à l'abri des grands canulars qui secouent présentement nos voisins de l'étranger?

Peut-être, reconnaît Pierre Bourdon. Reste que, tout récemment, la jeune Marie-Pier Côté, 12 ans, a réussi à faire publier un manuscrit qu'elle avait copié sur Internet par l'éditeur Michel Brûlé. Quelque temps auparavant, la jeune fille s'était d'ailleurs fièrement fait photographier avec la ministre fédérale du Patrimoine!

Aux États-Unis, on s'interroge présentement sur la responsabilité de l'éditeur dans de tels cas de supercherie. Le *New York Sun* rapporte le cas d'un couple qui aurait tenté de poursuivre les éditeurs de *The Encyclopedia of Mushrooms*, ouvrage qui l'aurait poussé à consommer des champignons vénéneux, à cause d'une erreur dans le texte. La cour aurait indemnisé les éditeurs, faisant reposer la responsabilité du texte sur l'auteur. En 1990, cependant, une édition du dictionnaire Larousse a été pratiquement entièrement pilonnée, précisément à cause d'une erreur dans ses planches d'images de champignons qui portait à confusion!

Dans les faits, l'auteur d'un livre n'est souvent pas solvable, il est donc inutile pour l'éditeur de tenter de le poursuivre, explique M. Bourdon. Reste, pour l'éditeur, l'exigence de connaître le produit que l'on prétend vendre, quitte à publier de la fiction!

C'est d'ailleurs ce qu'ont décidé les éditions John Blake Publishing, en Grande-Bretagne, qui reprennent ces jours-ci, sous la mention «roman» et sous le titre *Howard Hughes, My Story*, une fausse autobiographie de Howard R. Hughes, en fait signée en 1972 par un journaliste nommé Clifford Irving. Lorsque Howard H. Hughes lui-même a dénoncé la supercherie, Clifford Lincoln a fait plus d'un an de prison pour son méfait.

Le Devoir

B É D É

Chasse à l'homme dans un monde parallèle

FABIEN DEGLISE

Tout est dans tout, comme dirait l'autre: le cinéma s'inspire de la bédé, de la télévision ou des romans policiers, la bédé s'inspire du cinéma, des romans policiers, des jeux de rôles et même, quand les idées géniales viennent à manquer, du film *Minority Report*, de Steven Spielberg. Pause souvenir: Tom Cruise et Kathryn Morris y faisaient sensation en 2002.

Sans aucun doute, l'environnement futuriste imaginé par l'écrivain américain Philip K. Dick, l'homme derrière cette histoire de policier en fuite et traqué par ses pairs dans une société ultrapolice, a plu au scénariste Corbeyran, qui le prouve avec *Ruines*, le tome 1 de

New Byzance et premier chapitre de la triple trilogie baptisée *Uchronie(s)* qui vient de sortir chez Glénat. *New Harlem* et *New York*, à paraître, vont composer le reste de cet ennéagone versé dans la relecture de l'histoire. Un album épilogue doit venir ensuite ficeler le tout.

Avec Éric Chabbert au crayon, cette introduction à ces univers parallèles nous suspend donc sur 54 pages aux basques de Zack Ronsky, «prescient» de son état. Dans un monde où les ultramusulmans (oui!) ont finalement remporté la guerre des idéolo-

gies, le bonhomme est chargé de ramener les citoyens déviants dans le droit chemin en passant par leurs rêves. Tout un programme... qui va bien sûr mal tourner.

La véritable cible de ce *New Byzance*: les adolescents

Un «mandat de recherche» au cul, Zack est finalement obligé de prendre le maquis. Dans cet état de clandestinité, il va marcher jusqu'à la porte d'une belle et mystérieuse croisée dans un rêve, qui pourrait bien porter, comme un pensif, dentif tombant entre deux attraites généreux, la clef de voûte de toute cette histoire. Mais il va falloir attendre pour le savoir.

Le cadre est prévisible, les «déjà-vu», comme disent les anglos, sont nombreux. Mais malgré tout, le duo arrive à livrer une balade divertissante dans cette ville «uchronique» à l'architecture franchement coranique, où les femmes sont obligées de sortir masquées, au risque de manger

des cailloux sur le nez sinon, et où la loi force ces mêmes femmes à être dociles avec leurs maris. Sans commentaire.

Oui. Dans le fond, tout est un peu léger. Mais le découpage très cinématographique, les planches aux couleurs pleines de lumière et les grands idéaux, rendus ludiques par une articulation superficielle, pallient ce manque de profondeur. Tout comme d'ailleurs les personnages féminins à la plastique redoutable — sans exception — et qui parfois vont trouver refuge dans des lieux de débauche certainement illégaux où tout le monde est tout nu. Donnant ainsi une idée juste de la véritable cible de cet album: les adolescents... et ceux qui peinent à sortir de cet état.

Le Devoir

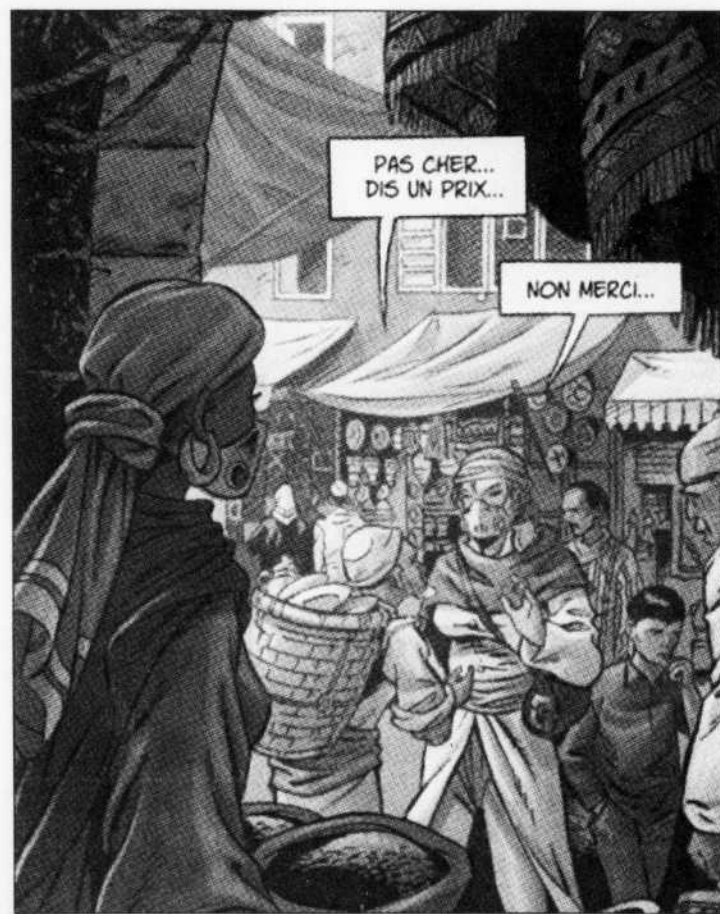
NEW BYZANCE

TOME 1: RUINES

Corbeyran et Chabbert

Glénat

Grenoble, 2008, 54 pages



SOURCE GLENAT

Illustration d'Éric Chabbert pour le tome 1 de *New Byzance*

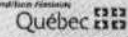
CONCOURS du loisir littéraire VOYAGEUR CLANDESTIN

poésie ou prose de 200 à 500 mots jury présidé par Josée Ouimet

échéance 1^{er} mai 2008

514 252-3033 1 866 533-3755

www.litteraire.ca



Olivieri librairie • bistro

Dans le cadre des Rencontres du CRILCQ

Causerie avec



Martine Audet

Poésie, cet implacable peu

Martine Audet a signé plusieurs recueils de poésie dont: *Les murs clairs* (1996), *Orbites* (2000), *Les mélancolies* (2003), *Les manivelles* (2006), ainsi que *Personne ne sait que je t'aime* (2006) en collaboration avec José Acquelin. Elle a remporté les Prix Acqueline-Piché, Estuaire et Alain-Grandbois.

Animateur

Karim Larose

Avec le soutien du Conseil des Arts du Canada

Olivieri Au coeur de la littérature

CRILCQ

Lundi le 17 mars à 19h

5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303

ABONNEZ-VOUS ET ÉCONOMISEZ JUSQU'À 45 % DU PRIX EN KIOSQUE!
CONSULTEZ NOTRE SITE ET DÉCOUVREZ RADIO SPIRALE!
www.spiralemagazine.com



N° 219
Mars-Avril 2008
maintenant en kiosque

Spirale
ARTS LETTRES SCIENCES HUMAINES

Les médias pensent-ils ?

Quels espaces les intellectuels peuvent-ils encore investir dans la polis? Quelle place — autre que marginale, excentrée — est-elle faite à une parole dite critique dans les médias? Sous l'intitulé « Les médias pensent-ils? », le dossier que présente en ces pages Martine-Emmanuelle Lapointe se penche sur « la présence de la réflexion intellectuelle dans certains médias » et propose du même souffle « une critique — sévère et lucide — des publications, des émissions de télévision et de radio grand public qui prétendent penser ». Nuancés, loin des diagnostics catastrophiques attendus dans un tel dossier, presque tous les collaborateurs invités par Martine-Emmanuelle Lapointe semblent au contraire conserver espoir « en l'avenir », tout en souhaitant « que la disparition de certaines émissions culturelles dans les médias publics et privés ne soit que passagère ».

ÉGALEMENT DANS CE NUMÉRO :

- Un entretien de Ginette MICHAUD et Georges LEROUX avec Gil ANIDJAR, auteur de *Semites, Race, Religion, Littérature*.
- Des portfolios consacrés aux artistes Karen Elaine SPENCER et à Patrice DUHAMEL.
- Des critiques des dernières œuvres de Nelly ARCAN, Fulvio CACCIA, Violaine FOREST, Benoît JUTRAS, Daniel MENDELSON, Sherry SIMON, Antoine VOLODINE et bien d'autres!

Pour informations : Stéphan Gibeault • 514 934-5651 • spiralemagazine@yahoo.com

LECTURE 100%
entre les lignes
Le magazine de la librairie Québec

POSSIBLE:
La bande dessinée en ébullition
8 figures majeures de la BD québécoise

Pauline OLLI
Benoît MENDELSON
Véronique SOUQUE
La connaissance est

Stéphane Archambeault
Le dossier d'une lecture

La bande dessinée en ébullition
Un dossier à ne pas manquer!

En kiosque dès maintenant!

Bulletin d'abonnement

Remplir et retourner à : Les éditions Entre les lignes
2177, rue Masson, bureau 411, Montréal (Québec) H2H 1B1

Téléphone : 514 526 2620
Télécopieur : 514 526 4111

Oui, je m'abonne au magazine *Entre les lignes*.

Oui, j'abonne (un) de mes ami(e)s au magazine *Entre les lignes*.

Cadeau de : _____ Tél. : _____

4 numéros / 1 an : 20,00 \$ + tx = 22,57 \$ (institutions : 22,00 \$ + tx = 24,83 \$)
 8 numéros / 2 ans : 35,00 \$ + tx = 39,51 \$ (institutions : 40,00 \$ + tx = 45,15 \$)

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Province : _____ Code postal : _____

Tél. rés. : _____ Tél. bur. : _____

Courriel : _____

Mode de paiement :

Chèque ou mandat à l'ordre de : Les éditions Entre les lignes Visa MasterCard

N° carte de crédit : _____

Date d'expiration : _____ Date : _____

Signature : _____

* L'ABONNEMENT DÉBUTERA AVEC L'ÉDITION VOL 4 N° 4 - JUIN 2008.

ESSAIS

PHILOSOPHIE

L'État sans la nation...

... ou comment chanter l'hymne national américain en espagnol

DALIE GIROUX

Payot & Rivages nous offre sous le titre *L'État global* la transcription d'une rencontre en séminaire entre Judith Butler et Gayatri Spivak, tenue à l'Université de Californie (Irvine) en 2006 et portant sur la question du post-nationalisme. On y trouve les interventions successives des oratrices, suivi d'un court échange avec le public.

Ce texte, qui n'est malheureusement pas représentatif de la qualité du travail de la théoricienne du genre ni de celui de la penseuse de l'écoféminisme postcolonial, pose néanmoins une question très importante de la philosophie politique contemporaine: quel est l'avenir de l'État-nation comme forme politique? Et plus précisément: comment penser l'État sans la nation? Selon Butler et Spivak, deux phénomènes historiques convergents font de cette question une urgence politique et philosophique.

Dangers et caducité de l'État-nation

Premièrement, comme le propose Butler dans son analyse qui reprend largement les propos de Hannah Arendt, l'État national a été, au XX^e siècle, synonyme d'exclusion et d'apatridie. En effet, le mode d'appartenance nationale à l'État a historiquement fondé la capacité des États à refuser l'accession à la citoyenneté de personnes et de groupes — c'est-à-dire que ce lien entre État et nation a été la formule politique qui a rendu possible le dépeuplement du «droit d'avoir des droits». C'est au premier chef l'État-nation, vicié dans son fondement même, qui a créé les conditions contemporaines de l'apatridie. Cette analyse pousse Butler, fascinée par les travailleurs illégaux mexicains en Californie qui ont manifesté en chantant l'hymne national américain en espagnol, à poser la nécessité et l'urgence de réfléchir à des «modes non nationalistes d'appartenance».

Deuxièmement, c'est Spivak qui cette fois le pose ainsi, les conditions actuelles du capitalisme global rendent doublement impossible le lien entre l'État et la nation.



Manifestation de travailleurs illégaux mexicains à Los Angeles

D'abord, phénomène connu, les migrations en masse des travailleurs minent la cohérence culturelle des nations. Ensuite, les États se sont déjà de facto dégaugés de la nation comme creuset des demandes politiques en devenant des «États gestionnaires aux priorités régionales par la globalisation». Ces États, qui trouvent l'impulsion de leur action politique dans le marché et non dans la nation, créent des conditions dans lesquelles certaines demandes, par exemple «des demandes d'eau potable pour les pauvres», ne sont pas formulées.

Dans ces conditions, Spivak suggère que les entités culturelles pertinentes pour articuler ces demandes sont régionales plutôt que nationales, et que ce contexte est propice à une reformation des identités politiques autour d'une critique du capitalisme global et de la

revendication d'un nouveau rôle pour l'État dénationalisé: «L'État est une structure abstraite minimale que nous devons protéger parce qu'elle est notre alliée. Ce devrait être l'instrument de la redistribution. Cette fonction fondamentale a été tronquée dans l'État global.» C'est ce que la théoricienne et militante appelle le régionalisme critique.

Ce dialogue, quoique riche de possibilités théoriques et politiques, nous arrive en un médiocre vaisseau. Le texte des interventions présente des argumentations mal ficelées, des réflexions non abouties, et fait un usage parfois obscur des auteurs. Le texte présente par ailleurs tous les défauts littéraires de la transcription d'une joute orale, de surcroît traduite de l'anglais au français (absence de style, confusion des propos, sens ambigu de certaines phrases). Sans doute l'im-

portance des interlocutrices en présence dans le monde anglo-saxon en général, qui est inversement proportionnelle à la pénétration de leurs écrits chez les publics francophones, justifie-t-elle, à elle seule, la publication de cet ouvrage (il faut tout de même noter que Payot & Rivages, Amsterdam et La Découverte ont fait ces dernières années un travail appréciable à cet égard).

Et par-delà les textes, les questions demeurent.

Collaboratrice du Devoir

L'ÉTAT GLOBAL

Judith Butler
et Gayatri Chakravorty Spivak
Traduit de l'anglais
par Françoise Bouillot
Payot & Rivages
Paris, 2007, 112 pages

SOCIOLOGIE

L'exclusion programmée

MARCEL FOURNIER

Discrimination négative? L'expression peut étonner. Elle vise d'emblée à souligner les contradictions de notre nouveau vocabulaire et des politiques volontaristes qui ont été adoptées ces dernières décennies par des gouvernements qui, soucieux d'inverser la tendance à la discrimination, ont adopté diverses mesures de discrimination dite positive afin d'aider ceux qui manquent de ressources à s'intégrer au «régime commun». Robert Castel le sait bien qui, sociologue et auteur des *Métamorphoses de la question sociale* (1995), s'inquiète de la situation qui est faite aux jeunes de banlieue depuis les fameuses «émeutes urbaines» survenues à Paris à l'automne 2005.

Si Castel tient à parler, pour ces jeunes de banlieue, de discrimination négative, c'est qu'ils sont, plus que tout autre groupe, l'objet de stigmatisation, de relégation et d'exclusion. Les statistiques qu'il réunit sont éloquentes: discrimination policière et judiciaire (contrôle d'identité, condamnation), discrimination dans le rapport à l'emploi et au logement, blocage scolaire, stigmatisation de l'appartenance religieuse.

Dans son analyse des «violences urbaines», Castel introduit une autre variable qui est le rapport déçu à la citoyenneté: «La violence collective est le mode d'expression politique des groupes privés de reconnaissance politique.» Les jeunes des banlieues sont à la société actuelle ce qu'étaient les vagabonds à la société pré-industrielle et ce qu'était le prolétariat à la société industrielle de ses débuts: ce sont des «barbares», des «classes dangereuses». Ils font peur, mais ils ne sont pas, corrige Castel, les seuls responsables de l'insécurité: ce sont des boucs émissaires, les facteurs qui alimentent l'insécurité sociale étant en effet beaucoup plus larges (chômage de masse, dégradation des conditions de travail et d'habitat, etc.).

Le sous-titre de l'ouvrage est «Citoyens ou indigènes?». Les jeunes issus de l'immigration sont repoussés sur les marges du monde social, et cette marginalisation, selon Castel, une dimension ethno-raciale évidente: «Ce qui discrimine les minorités ethniques, c'est le double handicap de la race et de la classe». Il y a, dans la société française, des formes de domination héritées d'un passé colonial. Castel parle aussi d'islamopho-

bie ambiante: le mépris fait place à une peur du musulman susceptible de remettre en cause les fondements de la civilisation occidentale. L'affaire du voile islamique a, selon lui, servi de révélateur, tout se passant comme si la «France tribale» s'était opposée à la «France républicaine».

Robert Castel dénonce ceux qu'il appelle les «gardiens du Temple de la citoyenneté», qui durcissent les critères qui permettent d'être reconnu comme citoyen à part entière. Il défend pour sa part, non sans quelque courage dans un milieu intellectuel français solidement attaché à l'universalisme républicain et globalement hostile aux accommodements, l'idée d'une République multiculturelle: «Une reconnaissance franche du pluralisme culturel et un strict traitement à parité des populations porteuses de spécificités ethniques et culturelles s'imposent.» Et il ajoute: «Il va falloir élaborer les conditions de viabilité d'une République pluriculturelle et véritablement pluriethnique.»

Dans le dernier chapitre de son ouvrage, Robert Castel présente diverses mesures concrètes: accueil à parité de cultures identifiées comme indigènes et de leurs représentants, reconnaissance de l'islam selon la loi de 1905, réduction des disparités dans les conditions de vie, territorialisation des politiques de discrimination positive, développement d'une pédagogie adoptée aux classes populaires, aide à la mobilisation des habitants (vie associative, réseaux d'échange) et implantation de zones de développement prioritaires. Il s'agit, en d'autres mots, de faire du ghetto qu'est devenue la banlieue un véritable «chantier», où il y a beaucoup à faire et aussi à apprendre. Une utopie? A la politique politicienne, Castel oppose une réflexion sociologique exigeante qui permet, peut-on espérer, de dégager quelques orientations et mesures pour combattre la discrimination négative.

Collaborateur du Devoir
LA DISCRIMINATION NÉGATIVE

CITOYENS OU INDIGÈNES
Robert Castel
Le Seuil
«La République des idées»
Paris, 2007, 136 pages



La violence des jeunes éclate régulièrement dans les banlieues françaises.

EN BREF

Toxic en poche

Consacré à la pandémie d'obésité qui guetterait le monde entier, *Toxic. Obésité, malbouffe, maladies... Enquête sur les vrais coupables* (J'ai lu, 2007), le plus récent ouvrage du reporter à succès William Raymond, ébranle une idée reçue. L'explosion de l'obésité, en effet, ne serait pas vraiment attribuable à un manque de volonté individuelle qui porte à trop manger et à ne pas faire d'exercice. Les principaux coupables de cette pandémie seraient plutôt «de recours de plus en plus systématique

au sirop de fructose-glucose [qui confond les mécanismes neurologiques de la satiété], la concentration de l'élevage, la pollution des fruits et légumes, l'utilisation de conservateurs toxiques» et le fameux gras «trans». Aussi, la solution à ce problème ne serait pas d'abord individuelle, mais politique, et consisterait à dompter une industrie alimentaire qui engrange les profits en ravageant notre santé. Raymond, un Français qui vit à Dallas, y va parfois un peu fort, mais il fait néanmoins réfléchir. — *Le Devoir*

Planète punk

Christophe Bourseiller avait déjà fait paraître un semblant de biographie de Guy Debord. Le voilà qui s'attaque aux phénomènes du punk et du new wave. À travers une génération de musiciens, d'écrivains et de plasticiens, entre 1975 et 1981, une nouvelle vision culturelle se dessine. Exit le Grand Soir, adieu les bons sentiments et les nobles causes. Vive le noir et les monstres froids. *Génération chaos, Punk, New Wave 1975-1981* est publié chez Denoël. — *Le Devoir*

Bernard Buffet

En 1999, le peintre Bernard Buffet se suicide. Né en 1928, il reçoit un prix prestigieux à 20 ans et connaît la gloire internationale à 30. Appuyé à l'occasion par les Giono, Aragon, Cocteau et Simenon, il sera détesté par André Malraux. Dans les années 1950 et 1960, il représente un cas à part au moment où la peinture de la lignée académique semble s'éteindre. Dans *Bernard Buffet le samouraï* (Albin Michel), le journaliste Jean-Claude Lamy s'attache à redonner vie au personnage dans une biographie documentée. — *Le Devoir*

Presses de l'Université du Québec

En vente chez votre libraire ou au www.PUQ.ca

LA GESTION INTÉGRÉE PAR RÉSULTATS
Concevoir et gérer autrement la performance dans l'Administration publique
Bachir Mazouz et Jean Leclerc
466 pages • 52\$

Fruit d'une réflexion adaptée aux besoins des gestionnaires confrontés à la modernisation de l'administration publique, cet ouvrage se veut un guide méthodologique permettant la mise en place de la gestion par résultats (GPR). Il présente un modèle managérial intégré qui s'attarde davantage à ce qui doit être fait, par qui et pourquoi lors de la création des agences gouvernementales ou des unités autonomes de services.

DILEMMES ÉNERGÉTIQUES
Mohamed Benhaddad et Guy Olivier
Préface de Bernard Landry
216 pages • 30\$

Cet ouvrage, abondamment illustré par des graphiques construits sur la base de données statistiques, fait le point sur les principales ressources énergétiques de la planète et pose avec acuité le défi environnemental. Sans dogme, il fournit une plateforme à ceux qui, spécialistes ou large public, recherchent une vision globale et veulent forger leur propre point de vue sur les questions énergétiques, indépendamment des plans orchestrés ici et là (USA, Chine...), essentiellement centrés sur la sécurité des approvisionnements.

L'ACTION COMMUNAUTAIRE QUÉBÉCOISE À L'ÈRE DU NUMÉRIQUE
Sous la direction de Serge Proulx, Stéphane Couture et Julien Rueff
Collection Communication
252 pages • 30\$

En situant les activités communautaires dans le contexte d'émergence des médias numériques, les auteurs proposent quatre analyses de collectifs communautaires concernés par ces transformations et examinent la possibilité d'un renouvellement des activités communautaires à l'aune du numérique.

POUR UNE DYNAMIQUE ÉTHIQUE AU SEIN DES ORGANISATIONS
Jacqueline Dionne-Proulx et Marc Jean
572 pages • 49\$

Dans un souci de contribuer à moderniser la gestion, cet ouvrage présente des démarches et approches qui visent la transformation culturelle des organisations et des personnes qui la composent. On y définit la dynamique éthique en milieu organisationnel, plus précisément, la démarche organisationnelle à caractère éthique, la démarche éthique, la pratique du dialogue, la gouvernance et la responsabilité sociale de l'entreprise.

L'HABITATION COMME VECTEUR DE LIEN SOCIAL
Sous la direction de Paul Morin et Evelyne Balliergeau
Collection Problèmes sociaux et interventions sociales
324 pages • 35\$

En s'intéressant à certaines populations socialement désavantagées, soit les personnes ayant des problèmes de santé mentale et les résidents en habitation à loyer modique, les auteurs étudient le logement non seulement l'un des déterminants de la santé et du bien-être mais également comme un lieu d'intervention majeure dans le domaine des services sociaux.

L'ÉCLATEMENT DE L'EMPLOI
Diane-Gabrielle Tremblay
102 pages • 15\$

La précarité d'emploi et la flexibilité du travail ne peuvent être vues comme des panacées. Elles sont, au contraire, à la source même de nos problèmes de compétitivité et de productivité, mais aussi de certains problèmes d'articulation entre l'emploi et la vie familiale ou personnelle. Les organisations publiques et privées de l'avenir devront s'adapter aux nouvelles réalités. L'avenir de l'emploi se dessine déjà avec de nouvelles couleurs.

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

C'est quand, le bonheur?



Louis Cornéliier

Moi qui ai si peu l'esprit psychothérapeutique, qui déteste me faire demander, par un collègue à l'air concerné, «comment ça va, toi?», serais-je en passe de devenir un petit spécialiste des relations de couple? Après avoir lu *Qui sont ces couples heureux?* (Le Livre de poche, 2007), du psychologue et sexologue Yvon Dallaire, qui me renseignait sur les phéromones de mon épouse (j'y reviens parce qu'il semble que ce clin d'œil ait eu son effet sur les lecteurs) et, soyons honnête, sur plein d'autres réalités du couple contemporain, me voici à la lecture de *Couple en crise. De la désillusion à la découverte*, du psychologue et psychanalyste François Lefebvre. Y a-t-il, dans la salle, un Freud de service à cinq sous pour interpréter ce récent penchant? Optons, si vous voulez, pour le hasard des parutions.

Des couples en crise, en effet, ce n'est pas ce qui manque. Aussi, que des spécialistes de la chose se proposent de les aider en partageant leurs lumières avec le grand public ne peut que nous réjouir. Le doute, néanmoins, subsiste: dans cette industrie éditoriale qu'est devenu le discours psy sur les relations humaines, y a-t-il une substance intellectuelle à même de stimuler une vraie réflexion, sans illusion, sur un possible bonheur conjugal?

Alliant la modestie à la lucidité, François Lefebvre tente de relever le défi. Autrefois, écrit-il, la relation conjugale était «portée par des communautés de sens (l'Église, au Québec) qui dictaient au couple sa finalité». Les choses, depuis, ont changé. La femme s'est émancipée et les interactions homme-femme se sont multipliées, dans un contexte de libéralisation des mœurs. «Aujourd'hui, ajoute-t-il en insistant sur l'essentiel, cette relation

n'a souvent que le bonheur et l'épanouissement de chacun comme finalité. Et cela pèse lourd sur la relation conjugale, à laquelle chacun en demande beaucoup.»

De la formule «pour le meilleur et pour le pire», nous n'avons retenu que la première moitié. Ce changement d'attitude, évidemment, n'est pas pour peu dans la crise qui frappe tant de couples. En bon psy qui ne juge pas, Lefebvre ne propose pas un retour en arrière. Il suggère plutôt de vivre le couple comme «une école de vie» dans laquelle on peut trouver «une possible appréhension de données fondamentales de l'existence humaine, comme la finitude humaine et la solitude». Ainsi, la désillusion engendrée par la conscience de la fragilité et de l'imperfection du couple peut se transformer en occasion de découverte de soi-même et de l'autre.

Lancée par une solide critique des mythes liés au bonheur conjugal (l'âme sœur, le coup de foudre durable, la fusion, la communication salvatrice, l'autonomie à tout prix), la réflexion de Lefebvre vise surtout à nous faire prendre conscience que «la désillusion et le deuil de l'autre idéalisé» sont nécessaires à «l'émergence d'une compagne ou d'un compagnon de vie». Le parcours, dans certains cas, peut être laborieux puisque l'engagement amoureux «relève de la réunion de deux histoires, de deux mentalités, de deux traditions». Il oblige souvent, donc, à revisiter le passé pour découvrir les «diverses parties de nous-mêmes héritées de nos ancêtres», mais cette exploration peut être une occasion d'enrichissement humain plus qu'un pensum.

Lefebvre, fidèle à la tradition psy, nous sert bien quelques vignettes cliniques visant à illustrer la portion plus théorique de son propos, mais il cite aussi le Solal de *Belle du Seigneur* (Albert Cohen) et le Johan de *Scènes de la vie conjugale* (Ingmar Bergman), lequel déplore l'analphabétisme de l'âme. «Nous apprenons tout sur notre anatomie, dit ce dernier, tout sur l'agriculture en Nouvelle-Zélande, la racine carrée de pi, tout ce que tu voudras, mais sur notre âme, pas un mot. Nous sommes d'une ignorance stupéfiante tant en ce qui nous concerne qu'en ce qui concerne les autres.» Ça peut bien, trop souvent, mal aller.

C'est donc à une alphabétisation de l'âme, dans le contexte conjugal, que François Lefebvre nous convie. Quant à moi, je ne cherche pas de psy, mais, le cas



Le psychanalyste François Lefebvre invite à vivre le couple comme «une école de vie».

échéant, j'en voudrais un comme lui. Sympathique, cultivé et pas trop thérapeute au sens tétéux du terme.

Penser le bonheur

Avec *Le Bonheur philosophe. De Pythagore à Al Gore*, de Jacques Sénécal, je suis nettement plus dans mon élément. Pourquoi la philo plus que la psycho? Parce que le subjectivisme souvent complaisant de la seconde et son obsession thérapeutique me semblent souvent limitatifs. En philo, on dépasse la logique du témoignage reçu par une écoute pour accéder à l'échange discursif. Amant de la discussion, j'en ai fait, depuis longtemps, ma famille.

«Introduction à la philosophie abordée sous l'angle du bonheur devenu, aujourd'hui, un véritable devoir social», le bel essai pédagogique de Sénécal donne raison à Aristote, qui affirmait que tous veulent être heureux, même s'ils ne s'entendent pas sur les

moyens d'y parvenir. En 33 brefs chapitres, l'ex-enseignant de philosophie au collégial parcourt l'histoire de cette discipline pour y débusquer les règles de la vie bonne. Il n'y aura pas de recettes puisque «la philosophie, ce n'est pas le bonheur, bien sûr, mais certainement une excellente façon de le penser, de le chercher et même de le pratiquer».

De Pythagore à Freud, en passant par Socrate, Platon, Aristote, Montaigne, Kant, Marx et Nietzsche, la plupart des géants de la discipline figurent dans cette galerie, mais les contemporains y sont négligés, sauf comme suggestions de lecture. L'équipe de rêve de Sénécal se compose principalement d'Epicure, «le véritable fondateur de la simplicité volontaire», de Montaigne, avec sa «sagesse plus singulière qu'universelle», et de Spinoza.

Injuste à l'égard des sophistes, «des ancêtres de nos démagogues et de nos publicitaires», et du catholicisme, une croyance qui «ligote» la vie, écrit-il, Sénécal n'en demeure pas moins, dans l'ensemble, un guide généreux, capable d'esprit critique. D'Al Gore, par exemple, il dira que sa croisade environnementale est justifiée, mais que son libéralisme à tous crins la contredit.

La quête du bonheur, nous dit essentiellement Sénécal, peut être menée en solitaire, mais la compagnie des grands penseurs évite bien des détours au chercheur, tout en le maintenant «dans un état de quiète inquiétude».

louisco@sympatico.ca

COUPLE EN CRISE

DE LA DÉSUILLION À LA DÉCOUVERTE

François Lefebvre
Illustrations de Stéphane Jorisch
Fides
Montréal, 2008, 144 pages

LE BONHEUR PHILOSOPHE

DE PYTHAGORE À AL GORE

Jacques Sénécal
Liber
Montréal, 2008, 258 pages

BIOGRAPHIE

Hourra pour Carla

LOUIS CORNELIER

Fille d'un riche industriel italien qui a dû s'installer en France, dans les années 1970, pour échapper à la «propagande armée» des Brigades rouges, Carla Bruni a été élevée dans un confort tout aristocratique. Son père, marié à une pianiste, s'adonnait à la composition de musique dodécaphonique et fréquentait Karajan et la Callas.

Son père? En fait, son père biologique serait plutôt l'homme d'affaires Maurizio Remmert, mais on ne brise pas une riche famille pour si peu. Carla serait-elle devenue croqueuse d'hommes afin d'exister pleinement aux yeux de son papa officiel? C'est ce que laisse entendre *Carla Bruni. Itinéraire sentimental*, une complaisante et opportuniste biographie signée Christine Richard, journaliste à *Paris-Match*, et Édouard Boulon-Cluzel.

La belle y apparaît comme une autodidacte très cultivée, une fem-

me fatale, «libre et sauvage», à la sensualité exacerbée. Mick Jagger aurait bel et bien succombé à ses charmes, de même que Jean-Jacques Goldman, Vincent Perez, Eric Clapton, Léos Carax et Donald Trump (dont elle n'avait que faire de l'argent, mais alors quoi?). Faute de faire tomber Bernard-Henri Lévy — fidèle à sa Arielle — dans ses filets, la chasseuse se serait rabattue sur le jeune philosophe Raphaël Enthoven, mari de la fille du précédent, par l'entremise d'une liaison avec son père, l'écrivain et éditeur Jean-Paul Enthoven!

Une femme libre, insistent ses biographes potineurs, nous incitant à notre tour à souhaiter bonne chance à Nicolas I^{er} dans la gestion de ce dossier chaud. Comme une «chatte», selon les mots mêmes de la top-recyclée en chanteuse, dont la seule vraie obsession semble être «le feu des projecteurs».

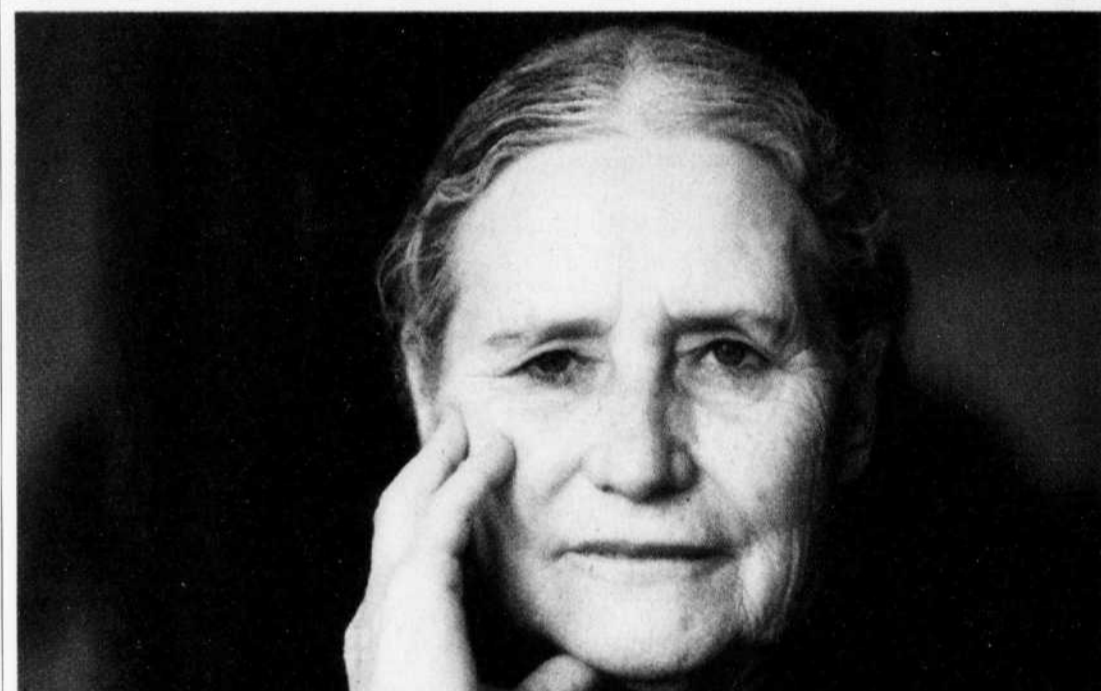
Collaborateur du Devoir



RÉMY DE LA MAUVINIÈRE REUTERS
Carla Bruni en compagnie de sa dernière conquête, Nicolas Sarkozy

CARLA BRUNI

ITINÉRAIRE SENTIMENTAL
Christine Richard et Édouard Boulon-Cluzel
Privé
Paris, 2008, 160 pages



Les chefs d'œuvre de Doris Lessing chez Albin Michel

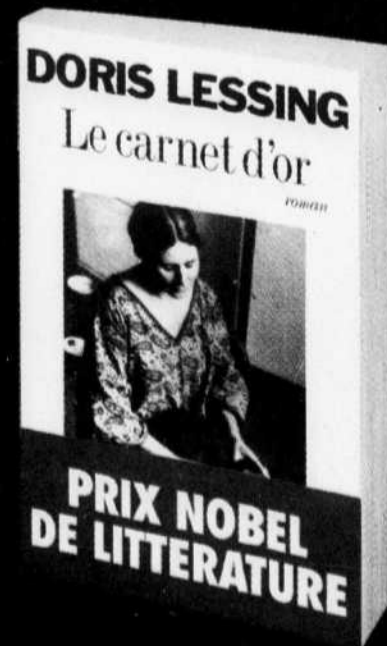
Le Carnet d'or

Les Enfants de la violence

Les Carnets de Jane Somers

Dans ma peau (autobiographie t.1)

La Marche dans l'ombre (autobiographie t.2)...



Albin Michel



Illustré
208 pages • 29,95 \$



Illustré
216 pages • 24,95 \$



Illustré
442 pages • 34,95 \$

Des lectures incontournables

En vente chez votre libraire ainsi qu'à la boutique en ligne :
www.coopSCO.com

7333, place Des Roseaux, bureau 501, Anjou (Québec) H1M 2X6
Tél. 514-529-0920 • Tél. 514-352-1764 • st-martin@qc.airsa.com Canada